

UNIVERSITÉ D'ALGER

FACULTÉ DE DROIT

ANNÉE 1934. — N° 5

Le Douar Aghbal

MONOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN DROIT

présentée et soutenue publiquement le 27 Avril 1934

PAR

PIERRE LAPALUD

Né à Tananarive le 13 Septembre 1904

MEMBRES DU JURY :

MM. GAFFIOT	Président.
BRETON	} Suffragants.
DELVOLVÉ	

ALGER
IMPRIMERIES "LA TYPO-LITHO"
ET JULES CARBONEL RÉVIERE

1934

UNIVERSITÉ D'ALGER

FACULTÉ DE DROIT

ANNÉE 1934. — N°

5

Le Douar Aghbal

MONOGRAPHIE ÉCONOMIQUE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN DROIT

présentée et soutenue publiquement le 27 Avril 1934

PAR

PIERRE LAPALUD

Né à Tananarive le 15 Septembre 1904

MEMBRES DU JURY :

MM. GAFFIOT.....	Président.
BRETON.....	} Suffragants.
DELVOLVÉ.....	

ALGER
IMPRIMERIES "LA TYPO-LITHO"
ET JULES CARBONEL RÉUNIES

1934

FACULTÉ DE DROIT

MM. MILLIOT, I. ☉		Doyen, Professeur de Droit musulman.
PELTIER, ✱, I. ☉		Professeur d'Histoire générale du Droit français.
MALLARMÉ, I. ☉		Professeur de Droit administratif, en congé.
BIENVENÛE, I. ☉		Professeur de Droit public.
CHAUVEAU		Professeur de Droit commercial.
GAFFIOT		Professeur d'Economie politique.
VIARD		Professeur de Pandectes.
BRETON		Professeur de Droit civil.
BERGER-VACHON		Professeur de Droit criminel.
BOUSQUET		Agrégé.
ROUSIER		Agrégé.
RODIÈRE		Agrégé.
FAÛRE DE CÉRIS, I. ☉		Chargé des fonctions d'agrégé.
DELVOLVÉ		Chargé des fonctions d'agrégé.
DROUILLAT		Chargé des fonctions d'agrégé.
GÉRARD, I. ☉		Professeur honoraire.
Mlle APCHIÉ		Chargée des fonctions d'agrégée.
M. TESTAUD, I. ☉		Professeur honoraire.

JURY DE LA THESE :

MM. GAFFIOT		<i>Président.</i>
BRETON		} <i>Suffragants.</i>
DELVOLVÉ		

NOTA. — La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



A MES PARENTS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549015_0012

INTRODUCTION

L'Afrique du Nord française est une contrée en pleine évolution. Considérée pendant des siècles comme un pays d'Orient, elle s'est trouvée par son histoire, les mœurs de ses habitants, leur religion, fermée à toute influence occidentale.

La conquête de 1830 a ouvert ces régions à la civilisation européenne. L'action des pouvoirs publics, le travail opiniâtre des émigrants français ont triomphé de bien des difficultés, de bien des résistances passives ou déclarées. Les progrès très lents au début, presque insignifiants même, se sont affirmés au cours des années pour devenir de plus en plus rapides.

Une lourde tâche reste encore à accomplir pour amener ce pays à un stade semblable à celui des nations les plus civilisées; mais déjà l'évolution est telle, qu'il est bien difficile, voire même impossible, de trouver une seule région de la colonie, où la civilisation n'ait pu encore produire d'effets.

Dans le domaine social et plus particulièrement dans les relations économiques, les progrès s'accroissent de jour en jour poursuivant sans relâche leur œuvre de transformation. Le prodigieux développement des moyens de communication a précipité ce mouvement d'évolution. Le chemin de fer, l'automobile, l'avion, ont eu raison d'obstacles longtemps considérés comme insurmontables.

Il y a quinze ans, les derniers points avancés de l'expansion européenne s'arrêtaient aux premières dunes du Sahara; au delà, sur des milliers de kilomètres, s'étendait une zone presque inexplorée, une étrange contrée. Les illusions du mirage, le silence sans fin des solitudes désolées, la mystérieuse race d'hommes voilés, de nomades insaisissables qui la hantaient, en faisait une terre de légendes, un pays de Djinns.

Aujourd'hui, la grande piste qui court vers le Sud a rejoint les bords du Niger; les tracteurs et les autos chenilles ont traversé l'océan de sable du Grand Erg et se sont lancés à l'assaut des plus hautes falaises. Les patrouilles de méharistes font régner partout la paix et les escadres aériennes ont survolé les immenses étendues. Le lugubre Tanezrouft n'est plus « le pays de la peur » et le Hoggar lui-même, en livrant son secret, a perdu l'attrait de l'inconnu.

Si les progrès ont été rapides ces dernières années, il ne faudrait point pourtant en exagérer l'importance; et si l'ensemble de notre empire nord-africain est aujourd'hui exploré, les vastes régions du Sud se ressentent encore de leur splendide isolement passé. Le voyageur attentif qui parcourt ce pays, ne peut pas manquer d'être frappé par le contraste qu'offrent, d'une part, le littoral peuplé, d'aspect riant, couvert de riches cultures, coupé de routes nombreuses et, d'autre part, le Sud dénudé, aux populations primitives, ayant conservé, presque intactes leurs mœurs séculaires. A 800 kilomètres de Marseille, c'est encore un coin de l'Esterel avec des vignobles, des jardins fleuris, des bois d'oliviers et de pins. A 100 kilomètres d'Alger,

derrière les Hauts-Plateaux, c'est une contrée nouvelle différente par son climat, ses horizons, ses habitants.

Le contraste que nous signalons est bien connu ; mais il n'est même pas nécessaire de se déplacer vers le Sud pour l'observer. A un degré moindre, au sein même de la région civilisée du Nord, il n'est pas rare de trouver des différences très nettes entre des régions voisines de quelques kilomètres. Alors que les villages européens des plaines sont le théâtre d'une vie économique intense, les douars isolés des montagnes environnantes ont conservé presque intactes les traditions du passé. Les idées et les méthodes nouvelles n'y pénètrent que lentement, l'indigène malgré ses rapports fréquents et nécessaires avec les populations plus évoluées, se plaît à retrouver dans son repaire les vieilles habitudes ancestrales. Il est par atavisme hostile aux institutions nouvelles. Mais un puissant facteur moral, l'intérêt, le pousse à s'expatrier. Il comprend l'utilité d'un gain meilleur, lui permettant une vie plus confortable que celle que lui procure l'exploitation des maigres ressources de ses montagnes ; il consent à s'employer en qualité de travailleur agricole dans les propriétés européennes ; un salaire meilleur lui permettra de mieux se nourrir et de mieux s'habiller. Au cours de ses visites sur les marchés, il apprend qu'il a avantage à venir vendre les quelques produits que ses sommets lui fournissent en abondance, mais qui sont rares dans d'autres régions. Ce sont donc les côtés pratiques de la civilisation qui frappent d'abord son esprit et le décident à surmonter sa méfiance première.

Sans négliger l'action efficace d'éléments tels que les services administratifs, le service militaire, etc., il n'est pas exagéré de dire que dans ces régions arriérées, l'évolution économique précède et conditionne souvent l'évolution sociale toute entière.

Nous avons précisément entrepris dans cet ouvrage l'étude de la vie économique d'une de ces régions montagneuses restée primitive au sein d'un pays en plein développement. Cette étude va nous permettre d'observer les caractères d'une contrée qui demain peut-être, aura perdu toute originalité, où la vie des habitants ne sera plus différente de celle de leurs voisins des régions plus civilisées. Nous pourrions suivre de très près l'évolution qui s'opère dans ce petit monde isolé, mesurer le chemin déjà parcouru de l'organisation primitive, dont les vestiges sont encore nombreux, au stade actuel de son développement.

Nous espérons que ce petit livre présentera un certain intérêt local. Aucun travail de ce genre n'a, croyons-nous, encore été entrepris. Les cours de sociologie algérienne de la Faculté de Droit d'Alger ne comportent pas dans leur programme pareil sujet et les ouvrages de MM. les Professeurs MAUNIER, GAFFIOT, BOUSQUET, sont dans leur esprit très différents de notre monographie.

Mais nous n'avons pas voulu borner notre effort au simple exposé des notes que nous avons pu prendre et des particularités que nous avons pu observer; nous avons essayé de donner à notre travail un intérêt plus général.

A côté de l'intérêt local qu'il peut présenter nous voudrions, dans la mesure de nos moyens, mettre en lumière les quelques enseignements qu'on en peut tirer au point de vue de la science économique. Par de fréquents rappels aux théories modernes qui gouvernent cette science nous avons cherché à établir jusqu'à quel point celles-ci pouvaient s'appliquer au cas concret que nous avons sous les yeux. C'est ainsi qu'il nous a été possible de constater que des lois, qui sont vraies dans notre pays, ne le sont plus tout à fait dans une petite société peu évoluée; les règles de la production, de la circulation, de la répartition des richesses, ne s'appliquent qu'en partie, seulement dans la mesure où ce pays a déjà perdu ses caractères d'économie naturelle pour s'incorporer à notre système actuel. Toute une partie de l'activité économique est encore gouvernée par les vieilles méthodes d'autrefois.

Dans les régions civilisées, la division de plus en plus poussée du travail et le mouvement parallèle de concentration des entreprises, ont élargi considérablement le domaine des échanges. Le marché économique s'étend sans cesse, les biens produits ne sont presque jamais consommés en nature par leurs producteurs, ils sont vendus et répartis selon la loi de l'offre et de la demande. Chaque individu participe pour sa part à l'activité sociale toute entière, chacun selon ses aptitudes et ses moyens, vient offrir « ses services » à la collectivité, et réclame en paiement les « produits » nécessaires à la satisfaction de ses besoins. Mais l'échange n'est point direct entre les « services producteurs » et les « produits » demandés. Selon leur

utilité finale ces « services » sont rémunérés, leur valeur d'échange est mesurée et représentée au moyen d'une marchandise étalon qui est la monnaie et c'est par l'intermédiaire de la monnaie que s'opère l'échange entre « services » et « produits ».

Il existe, nous dit WALRAS ⁽¹⁾, deux sortes de marchés :

« L'un est le marché des « services », là se ren-
« dent les propriétaires fonciers, travailleurs et capi-
« talistes comme vendeurs et les entrepreneurs com-
« me acheteurs des services productifs, c'est-à-dire de
« rente, de travail et de profit.

« Les services producteurs s'échangent suivant le
« mécanisme de la libre concurrence avec intervention
« de numéraire. On crie pour chacun d'eux un prix en
« numéraire ; si, à ce prix crié la demande effective est
« supérieure à l'offre effective les entrepreneurs vont
« à l'enchère, et il y a hausse ; si, l'offre effective est
« supérieure à la demande effective, les propriétaires
« fonciers, travailleurs et capitalistes vont au rabais
« et il y a baisse. Le prix courant pour chaque ser-
« vice est celui pour lequel l'offre et la demande effec-
« tives sont égales. Le prix courant à forfait ainsi
« débattu de la rente en numéraire s'appellera pour
« nous « fermage ».

« Le prix courant à forfait ainsi débattu, du tra-
« vail en numéraire s'appellera pour nous « salaire ».

(1) WALRAS. — *Éléments d'économie politique pure*, section IV, 18^e leçon (Théorie de la production), page 191.

« Le prix courant à forfait ainsi débattu, du pro-
« fit en numéraire, s'appellera pour nous « inté-
« rêt » ⁽¹⁾.

« Voilà comment grâce à la distinction du capital
« et du revenu et à la définition de l'entrepreneur, nous
« avons tout à la fois des services producteurs, un
« marché de ces services, sur ce marché une offre et
« une demande effective et enfin, par suite de cette
« offre et de cette demande, un prix courant...

« L'autre marché est le marché des « produits ».
« Là se rencontrent les entrepreneurs comme ven-
« deurs et les propriétaires fonciers travailleurs et
« capitalistes comme acheteurs de produits. Les pro-
« duits s'échangent eux aussi, suivant le mécanisme
« de la libre concurrence avec intervention de numé-
« raire. On crie pour chacun d'eux un prix en numé-
« raire; si, à ce prix ainsi crié, la demande effective
« est supérieure à l'offre effective, les propriétaires
« fonciers travailleurs et capitalistes vont à l'enchère
« et il y a hausse; si l'offre effective est supérieure à
« la demande effective, les entrepreneurs vont au
« rabais, et il y a baisse. Le prix courant de chaque
« produit est celui pour lequel l'offre et la demande
« effectives sont égales. Voilà comment nous avons
« d'autre part un marché, une offre et une demande,
« et un prix courant des produits...

(1) Il est à remarquer que la terminologie de WALRAS diffère quelque peu de celle habituellement employée par les ouvrages classiques d'économie politique. Rente, salaire et intérêt sont la rémunération des possesseurs des trois éléments de la production : nature, travail et capital. Le mot « profit » sert à désigner la rémunération de l'entrepreneur qui groupe les trois éléments.

« L'état d'équilibre de la production, contenant
« implicitement l'état d'équilibre de l'échange, est à
« présent facile à déterminer. C'est celui d'abord, où
« l'offre et la demande effectives des services produc-
« teurs sont égales et où il y a prix courant station-
« naire sur le marché des services. C'est celui ensuite
« où l'offre et la demande effectives des produits sont
« égales et où il y a prix courant stationnaire sur le
« marché des produits. C'est celui, enfin où le prix
« de vente des produits est égal à leur prix de revient
« en services producteurs. Les deux premières condi-
« tions se rapportent à l'équilibre de l'échange ; la
« troisième est relative à l'équilibre de la produc-
« tion. »

Nous nous excusons de la longueur de cette citation. C'est le classique « cycle économique » établi par WALRAS. Nul mieux que le célèbre économiste n'a pu, croyons-nous, condenser en un aussi vigoureux aperçu, les grandes règles qui président à l'activité économique moderne.

Cette organisation compliquée, n'a pas encore pénétré entièrement dans la région que nous allons étudier, nous verrons que la plus grande partie des produits du sol sont encore consommés en nature, dans les familles qui sont de véritables petites entreprises, groupant les services producteurs nature, capital, travail, sans passer par l'intermédiaire du marché. Il fut un temps, assez proche peut-être, où ce pays était encore soumis à un régime absolu d'économie naturelle. Mais la région est pauvre, la population a considérablement augmenté en peu de temps et d'autre part, au contact de la civilisation, les besoins se sont

accrus. Les biens obtenus par le système de l'entreprise familiale sont insuffisants; l'indigène va donc demander au dehors, en échange de ses « services », le supplément indispensable et par là il ouvrira la porte au progrès.

Le douar que nous avons choisi, le douar Aghbal, fait partie de la commune mixte de Cherchell, il est situé dans une région accidentée à quelques kilomètres de la mer, sa superficie est de 3.238 hectares, sa population de 2.067 habitants de langue berbère; sa proximité relative d'Alger (150 kilomètres) nous a permis d'y faire de fréquents déplacements.

On s'étonnera peut-être que nous ayons limité notre étude au cadre d'un douar. Il faut bien le dire, nous n'avions pas les moyens d'éparpiller nos observations sur une région trop vaste; d'autre part il fallait trouver une unité territoriale d'aspect assez uniforme présentant une personnalité bien définie. Une simple monographie familiale à la manière de LE PLAY ⁽¹⁾, si intéressante qu'elle ait pu être, n'aurait pas répondu non plus au but que nous nous proposons, parce que trop limitée et ne permettant pas d'embrasser sous tous ses aspects une petite société primitive.

Le « douar », au contraire, convenait admirablement à notre étude; c'est une division très simple et très nette à la fois, une unité territoriale et administrative en même temps qu'une unité ethnique qui est la « tribu ». Ces différentes considérations ont guidé un choix qui sera, nous l'espérons, approuvé.

(1) LE PLAY. — Les ouvriers européens.

La tâche entreprise comportait bien des difficultés que nous croyons utile de signaler dès à présent. Pour donner un aperçu suffisamment exact de la vie économique du petit centre d'Aghbal, il ne suffisait pas de recueillir quelques témoignages épars, il fallait obtenir des renseignements aussi précis que possible, soit en nous adressant à des personnes suffisamment compétentes, soit en récoltant nous-même les indications nécessaires. Il fallait donner des chiffres, n'avancer que des faits précis et confirmés. Les statistiques administratives qu'on a eu l'obligeance de nous communiquer nous ont fourni les premiers renseignements généraux quant à l'étendue des terres, au nombre des propriétés, au mouvement de la population; mais nous ne pouvions nous en tenir là: il fallait des indications plus particulières sur la proportion des terres cultivées, leur rendement, le poids des récoltes, la proportion des biens vendus ou consommés, la répartition des richesses, etc., etc...

Il nous a fallu pour cela questionner les habitants eux-mêmes, nous mettre en rapport avec les commerçants du douar et de l'extérieur. Souvent les renseignements ne concordaient pas, il fallait alors procéder à des recoupements, faire nous-même des contre-évaluations avec des chiffres déjà connus.

Il nous semble intéressant d'illustrer par un exemple ces dernières explications. Voici comment nous avons pu obtenir le poids de la dernière récolte d'olives, une des principales richesses du douar.

Nous savions, d'une manière précise, que 600 quintaux avaient été achetés cette année par les deux commerçants qui ont le monopole d'achat des olives

de la région. Ces commerçants et les indigènes nous affirmaient que la partie vendue représentait, environ, la moitié de la production totale du douar qui devait, en conséquence, être évaluée à 1.200 quintaux. C'était là une première indication, mais on comprend qu'elle était loin de nous suffire. Pour la contrôler, nous avons opéré nous-même une évaluation directe. Il nous a été possible, en questionnant longuement les propriétaires, de connaître le nombre approximatif d'oliviers en rapport existant dans la région (1.300). Après avoir établi par de nouvelles recherches, et non sans peine, le rendement moyen par arbre (90 kg.) il devenait possible d'obtenir un chiffre représentant la valeur totale de la récolte. Le nombre 1.170 quintaux, correspondait à peu près aux premiers renseignements qu'on nous avait donnés.

Une deuxième vérification était encore possible. Les indigènes de la tribu vivent en petit groupes familiaux très uniformes de cinq à six personnes habitant sous le même toit. Nous connaissions le nombre de ces familles (376), nous avons cherché le poids de la consommation annuelle d'olives par famille moyenne (170 kilos). Si les renseignements étaient exacts nous devions obtenir pour la consommation totale du douar un nombre voisin de 600 quintaux d'olives non vendus cette année. Nous avons en effet obtenu de cette manière le chiffre de 640 quintaux. L'ensemble de nos renseignements était donc d'une approximation très acceptable.

On conçoit la difficulté de pareilles enquêtes ; il nous est arrivé bien souvent de recommencer à plusieurs reprises toutes les opérations d'évaluation en

nous adressant chaque fois à de nouvelles personnes, nous sommes parvenu ainsi, par une série de tâtonnements, à obtenir des chiffres suffisamment concordants. Ils sont, sinon rigoureusement exacts, du moins assez voisins de la réalité pour donner un juste aperçu des différentes questions que nous voulions aborder.

Une fois réunie la masse des matériaux nécessaires à l'édification de notre ouvrage, une question très délicate s'est posée: Quel plan allions-nous adopter?

Si l'on veut bien se souvenir que nous cherchions à étudier l'évolution économique d'une région et dans quelle mesure les théories modernes de la science s'y trouvent réalisées, il était assez logique de conserver la division classique de nos cours: le groupement des faits économiques, en phénomènes de production, circulation, répartition, consommation. Nous n'ignorons pas les critiques qui ont pu être formulées contre cette division un peu arbitraire.

M. PIROU ⁽¹⁾ (Doctrines sociales et science économique) nous indique à quel point il est difficile de séparer et de diviser les faits économiques; ils sont liés les uns aux autres, ils se conditionnent réciproquement sans qu'il soit possible le plus souvent de déterminer les causes et les effets. Au cours de notre ouvrage nous avons, certes, pu constater à quel point cette critique était juste, aussi n'est-ce point pour défendre cette division, pour essayer de prouver qu'elle est la meilleure que nous l'avons adoptée ;

(1) M. PIROU. — Doctrines sociales et science économique 2^e partie, chapitre 1^{er}, page 147.

nous l'avons seulement prise parce que nous avons estimé que c'était le meilleur moyen, au cours de nos chapitres, d'opérer chaque fois et d'une manière presque automatique une comparaison entre le cas concret que nous avons sous les yeux et les théories de nos enseignements.

Nous nous permettrons de réclamer toute l'indulgence de ceux qui voudront bien nous lire, nous leur demanderons de se souvenir que nous avons à faire œuvre vraiment nouvelle avec de grandes difficultés de documentation. Le domaine de nos recherches était des plus vastes, des plus étendus pour le cadre forcément restreint de cette étude; très souvent, pour ne pas donner un développement exagéré à nos différents chapitres, nous nous sommes vu dans l'obligation de concentrer au maximum l'exposé des résultats de nos enquêtes. Nous nous sommes efforcé de rendre cet exposé suffisamment clair.

Un premier chapitre du livre est consacré à l'influence du milieu sur la vie économique (milieu physique, ethnique, social, démographique). Ayant ainsi une idée générale de la société primitive que nous avons à étudier et de la région dans laquelle se déployait son activité, nous avons abordé dans les chapitres suivants les quatre grandes divisions: production, circulation, répartition, consommation.

Une conclusion termine cet ouvrage, nous essayons de déterminer, après avoir examiné l'état actuel du douar, d'une part quelle a pu être son évolution dans le passé jusqu'à nos jours; d'autre part, dans quel sens peut se poursuivre le mouvement de progrès dans l'avenir.

Un devoir agréable nous reste maintenant à accomplir : nous ne voudrions pas terminer cette introduction sans remercier tous ceux, si nombreux, qui ont bien voulu nous aider dans notre tâche. Nous comprenons dans ces hommages de gratitude, M. l'Administrateur de la commune mixte de Cherchell, MM. les Fonctionnaires qui dirigent avec autorité et compétence les différents services, justice, eaux et forêts, service de santé, gendarmerie, etc., etc., les commerçants de Gouraya, le Caïd et les habitants du douar. Nous n'aurons garde d'oublier M. KALDI, Directeur de l'Ecole indigène de Gouraya, sa parfaite connaissance des mœurs de la région nous a été des plus précieuses, il sait que toute notre reconnaissance lui est acquise pour l'aide efficace qu'il a bien voulu apporter à nos travaux de documentation.

CHAPITRE PREMIER

LE MILIEU

PREMIERE SECTION

LE MILIEU NATUREL

A 100 kilomètres de la capitale nord-africaine, à quelques kilomètres à peine à vol d'oiseau de la route qui relie Alger à Ténès, dans les premiers contreforts montagneux adossés au massif du Zaccar se trouve le douar objet de notre étude. Trois heures de mulet le séparent de Gouraya, centre européen le plus rapproché sur le littoral (130 km. d'Alger). Il se trouve d'autre part à 6 heures de Carnot, gros village de la plaine du Chelif. Il occupe les pentes et la cuvette d'un vaste cirque presque entièrement fermé sauf vers le Nord-Ouest où le lit de la rivière Abbès a creusé une brèche par laquelle, à une certaine altitude, on peut apercevoir la ligne estompée de l'horizon marin.

Le centre de la cuvette est occupé par quelques éperons de faible altitude. La partie Nord, plus basse, plus riante d'aspect, est aussi plus riche en terres d'alluvions drainées par les cours d'eau, que la partie Sud, sèche, adossée à des pentes très fortes.

D'une manière générale et quoique pauvre, le pays n'offre pas les caractères d'une terre désolée. Dans certains coins, les peupliers, quelques arbres fruitiers, les champs plantés de céréales, font même penser parfois à certaines régions de la France, et diffèrent en tout cas assez nettement de l'aspect ordinairement sec et dénudé des régions montagneuses de l'Algérie.

Par la forme des cultures, autant que par la race des habitants la région semble présenter quelques affinités avec la Kabylie, mais il n'existe nulle part sur le douar d'agglomérations semblables aux villages si caractéristiques des régions kabyles. Les habitations ici sont disséminées sur toute la surface du pays, par petits groupes de cinq à six gourbis.

La superficie du douar est de 3.238 hectares. Il est fortement peuplé de 2.067 habitants au dernier recensement de 1931.

ASPECT GÉOLOGIQUE

L'étage géologique de la région est le crétacé inférieur. Les altitudes y sont moyennes, variant de 145 à 971 mètres, avec des pentes assez prononcées, parfois mêmes abruptes, donnant un aspect torrentiel à l'écoulement des eaux.

Le sol y est marneux et schisteux dans les contours Nord-Est, argilo-schisteux vers les crêtes.

D'une manière générale la terre est de bonne qualité, surtout dans les bas-fonds où l'humus s'est accumulé d'une manière abondante, s'y trouve fortement arrosé, et offre d'excellentes conditions de fertilité.

LE CLIMAT

Il offre l'aspect classique du régime tellien, les hivers sont longs et froids avec des chutes de neige de moyenne abondance chaque année. Les étés sont chauds et plutôt secs.

Pour la température, les observations météorologiques nous donnent (fraction SOLAYAH): moyenne du minimum absolu de température — 3°, minimum extrême — 8°; moyenne du maximum absolu + 39°, maximum extrême + 44°.

Un peu moins arrosée que le littoral, la région reçoit néanmoins une quantité de pluie abondante, 700 $\frac{m}{m}$, en moyenne par an, dont 70 $\frac{m}{m}$ pendant la saison sèche de juillet à novembre.

Les vents dominants sont Ouest et Nord-Ouest en hiver, Est et Nord-Est en été.

Les cours d'eau sont nombreux mais de faible importance, ils n'atteignent pas plus de quelques kilomètres de longueur. Les deux principaux sont : 1° l'Oued Aïlès (ou Ikelede au Nord), il traverse la partie Est de la cuvette du douar et atteint 12 mètres dans sa plus grande largeur; 2° à l'Ouest le cours

d'eau le plus important, l'Oued Abbès (qui prend le nom d'Oued Mellah au Nord), il se jette dans la mer non loin du centre européen de Villebourg, sa largeur maximum est de 20 mètres. D'autres ruisseaux de moindre importance sont en général affluents ou sous-affluents de ces deux premiers cours d'eau.

Toute cette région est donc fortement arrosée. Par ailleurs les sources y sont nombreuses, l'eau d'une pureté remarquable, abondante même en été.

Le pays est riche en gisements miniers, dont certains ont été exploités depuis une date assez ancienne; c'est le cas de l'importante mine de fer qui se trouve dans le douar voisin de Larhate. Les bouleversements économiques actuels ont entraîné la cessation de tout travail depuis 1925.

Sur la surface du douar Aghbal, les gisements les plus importants sont les gisements de fer et d'albâtre. Aucune entreprise n'a encore songé à les exploiter.

LES FORÊTS

Sur les 3.238 hectares du douar, 813 sont boisés et font partie de la grande forêt domaniale Tazrout Hassen, forêt moyennement touffue; les essences les plus communes sont:

Pin d'Alep	proportion de	3,5/10
Chêne vert	—	3,5/10
Chêne-liège	—	2/10
Thuyas	—	1/10

On rencontre d'autres essences secondaires telles que bruyères, arbousiers, lentisques, etc. Sur toute la zone non comprise dans la forêt Tazrout Hassen on retrouve à peu près les mêmes essences, en particulier chênes et thuyas, plus rarement quelques peupliers.

LA FAUNE

Le gibier n'est pas très abondant; quelques grosses espèces, telles que le sanglier, dans les halliers touffus de la forêt, ailleurs lièvres, lapins, perdrix, etc...

Le chacal et l'hyène y sont communs. Parfois un fauve de plus grande taille, la panthère, qui vient des régions plus sauvages encore du Zaccar. A l'un de nos derniers voyages un animal de cette espèce avait été signalé dans un douar voisin du douar Aghbal.

Le rapide aperçu de l'aspect physique du douar que nous venons de donner, doit forcément nous amener à rappeler l'influence prépondérante que les économistes et les sociologues, accordent au milieu physique sur l'évolution des collectivités humaines. Nous n'avons pas la prétention de passer en revue toutes les théories souvent ingénieuses, élaborées sur ce sujet depuis les temps les plus reculés.

L'influence de la nature sur l'homme n'est certes pas niable, elle n'est d'ailleurs qu'un aspect particulier de l'influence, encore plus générale, du milieu sur toute créature vivante.

Par une lente adaptation l'animal semble se transformer selon les régions où il vit; l'ours, le renard, le loup, et beaucoup d'autres espèces sont couverts d'épaisses fourrures blanches dans les régions glaciales, ils présentent au contraire un pelage peu abondant et coloré dans les régions chaudes ou tempérées. On a pu observer des modifications encore plus profondes tenant à la structure même de l'animal: les travaux du célèbre LAMARCK sont trop connus pour qu'il nous soit nécessaire d'insister sur d'aussi curieuses observations.

Sur l'homme, le milieu agit à la fois sur la constitution physique de l'individu et sur ses facultés intellectuelles. D'Aristote à Demolins, de Platon à Montesquieu un grand nombre d'économistes, ont essayé d'échafauder des théories et même des lois sur cette action si facile à contrôler, de l'élément naturel sur l'homme. La plupart de ces théories, si séduisantes d'aspect, sont malheureusement des plus critiquables. Le terme milieu physique est un terme assez vague, embrassant une grande quantité d'éléments; climat, relief du sol, régime des eaux, situation géographique, etc., etc. La plupart des écoles ont eu une tendance à exagérer l'influence d'un seul des éléments constitutifs du milieu physique, en général le climat; c'est le cas de Montesquieu. C'est l'ensemble de tous ces éléments qui agit. Tous se combinent pour former ce que nous appelons influence du milieu naturel. Dans quelle mesure se combinent-ils, et quelle est l'action efficace de chacun d'eux? C'est une question qu'il nous est pratiquement impossible de résoudre. Mais la question est encore plus complexe que ne le font ressortir ces

dernières observations. En effet le milieu physique n'a pas un aspect immuable; il se modifie et se transforme lui-même soit par l'action propre des éléments naturels, soit quelquefois par l'action de l'homme. Au cours des siècles, l'influence de l'érosion, les apports d'alluvions dans les plaines, le déboisement des montagnes peuvent transformer une région. L'homme par son travail peut aider ou contrarier ces modifications. Certains pays autrefois insalubres et incultes ont pu grâce à un travail intelligent devenir de merveilleuses contrées, saines et riches. Tout près de nous, nous ne pouvons citer à cet égard de meilleur exemple, que celui de cette magnifique plaine de la Mitidja, qui fut autrefois une terre marécageuse où des générations de colons sont morts des fièvres.

Le territoire du douar Aghbal, n'a certainement subi aucune de ces profondes modifications qui peuvent transformer une région entière. Nous pouvons pourtant penser que depuis les temps les plus reculés, les indigènes ont dû se livrer à un travail actif de déboisement pour la mise en valeur de nouvelles terres de culture. Aujourd'hui l'Administration des Eaux et Forêts leur interdit pareil travail. Il est possible que le pays ait été autrefois plus fertile que de nos jours; le douar moins peuplé a peut-être connu une prospérité plus grande; ce ne sont là évidemment que des hypothèses, aussi, si nous voulons donner une opinion de l'action du milieu naturel sur les habitants d'Aghbal, nous bornerons-nous à n'envisager ce milieu que dans son état actuel.

Les Aghbals présentent le caractère bien connu des peuples montagnards, rudes et arriérés, attachés à

leurs cultures. Les difficultés de communication font de cette région un pays d'économie fermée. Pour vivre dans ce milieu isolé, l'indigène a dû tirer parti au maximum, des maigres ressources que la nature lui offrait: fruits, baies des forêts, cultures, élevage. Les Aghbals sont nécessairement agriculteurs et pasteurs.

DEUXIEME SECTION

LA RACE

Nous avons réservé dans notre ouvrage une place spéciale à la section consacrée à la race. Elle doit normalement suivre l'étude du milieu naturel, élément physique, et précéder celle du milieu social, élément purement moral. La « race » est caractérisée par un ensemble d'aptitudes tant physiques qu'intellectuelles transmises par l'hérédité. Comment les races se différencient-elles, par quels caractères peut-on les déterminer ?

La science anthropométrique encore à son début, a essayé à l'aide de certaines mesures, d'opérer les classifications des espèces humaines. Pour le sociologue ces essais trop incomplets ne peuvent donner satisfaction.

« C'est en vain qu'on demanderait aux caractères
« anatomiques, comme on l'a fait pendant si longtemps,
« les moyens de différencier les peuples. La couleur de
« de la peau ou des cheveux, la forme ou le volume du
« crâne ne donnent que des divisions fort grossières.
« La psychologie seule permet de préciser nettement
« les différences existant entre les diverses races. Elle
« nous montre que les peuples dont la constitution
« mentale sera semblable, auront des destinées sem-

« blables, quand ils seront placés dans des circons-
« tances analogues, alors qu'ils pourront différer beau-
« coup par leur aspect extérieur. C'est ainsi qu'on a
« pu comparer avec raison l'Anglais moderne aux
« anciens Romains. Il existe, en effet une parenté évi-
« dente dans la constitution mentale de ces deux peu-
« ples: même énergie indomptable de caractère, même
« respect de leurs institutions, et même aptitude à les
« changer lentement, sans secousses, même capacité
« à conquérir les peuples et à conserver des colonies.
« Au point de vue du type extérieur, il y a au contraire
« une dissemblance complète entre le Romain aux
« formes trapues et robustes, au profil court et éner-
« gique, à la peau bronzée, aux yeux et aux cheveux
« noirs, et l'Anglo-Saxon, à la taille haute, à la figure
« allongée, à la peau blanche, aux yeux clairs et aux
« cheveux blonds.

« En attendant l'époque, vraisemblablement fort
« lointaine, où les progrès de l'étude du cerveau nous
« auront révélé les différences cérébrales correspon-
« dant aux divers modes de sentir et de penser, nous
« devons nous borner à différencier les peuples uni-
« quement par leurs caractères psychologiques » (1).

Le douar Aghbal et toute la région avoisinante, offrent la particularité assez curieuse d'être habités par une population de langue berbère. Nous disons particularité, car on admet trop couramment qu'en dehors de l'Aurès et de la Kabylie, tout le littoral algérien est peuplé de populations de langue arabe, dites arabes. Le douar Aghbal et quelques douars d'alén-

(1) Gustave LE BON. — Les premières civilisations, livre II, chapitre 1^{er}, page 150.

tour constituent une sorte d'îlot berbère au milieu de populations arabes. Comment expliquer cette anomalie et quels sont les caractères de la race berbère par opposition à ceux de la race arabe? Cette question nous met en face du problème non entièrement résolu du peuplement de l'Afrique du Nord. Nous ne pouvons que nous en rapporter aux ouvrages qui font autorité en la matière (*L'Algérie*, Augustin BERNARD). Nous en tirons les conclusions suivantes:

L'Afrique du Nord semble avoir été habitée depuis les temps les plus reculés par des populations de types très mélangés. A l'époque romaine, on désignait déjà ces populations, sous le nom de barbares ou berbères qui leur est resté. Quelle est au juste l'origine de ces peuples? Voilà un point bien difficile à élucider. On a pu découvrir des vestiges préhistoriques d'individus présentant le même aspect physique que ceux que l'on rencontre encore aujourd'hui.

Il est permis de supposer que depuis les premiers âges, et malgré les invasions, les indigènes nord-africains n'ont guère varié. Ces constatations ne doivent pas nous surprendre, si l'on veut bien se souvenir que les invasions que ce pays a eu à subir, n'ont jamais représenté une très grande importance au point de vue du nombre des envahisseurs. Ce furent des conquêtes opérées par quelques poignées de guerriers, qui profitaient des rivalités des tribus locales, mais jamais à proprement parler des invasions.

Carthaginois, Romains, Vandales, Arabes même n'ont jamais été assez nombreux pour transformer la race du pays. La seule invasion de quelque importance serait l'invasion hilalienne (XI^e siècle).

Comment justifier alors cette distinction que l'on opère communément entre les Arabes et les Berbères et comment expliquer surtout, les différences très réelles de langue et de mœurs que l'on observe entre ces deux éléments.

La plupart des auteurs sont aujourd'hui d'accord, pour expliquer que cette différence serait due au fait, que certaines populations habitant des régions d'accès faciles, auraient subi plus directement et plus longtemps l'influence des conquérants arabes que les habitants des régions éloignées ou difficiles à atteindre en raison de leur situation géographique. Les premières seules, auraient adopté peu à peu la langue des maîtres du sol, en oubliant la leur. Il n'y aurait donc pas en Algérie deux éléments distincts, Arabes et Berbères, mais seulement des Berbères plus ou moins arabisés.

On remarque en effet, que les populations de langue arabe habitent le littoral et les grandes plaines, alors que le berbère reste l'apanage des habitants des régions montagneuses ou éloignées, telles que : la Kabylie, l'Aurès ou le Sahara.

La tribu des Aghbals, et les tribus voisines ont habité le pays depuis les temps les plus reculés. Que ces tribus soient restées berbères au milieu de peuplades arabes, cela ne doit plus nous surprendre après la théorie que nous venons d'exposer plus haut. Cette théorie reçoit ici une sorte de vérification. D'accès difficile, pauvre, montagneux, le pays a protégé les populations de l'influence directe des conquérants. Celles-ci ont conservé les mœurs locales, et le vieil idiome que l'on retrouve en Kabylie et dans l'Aurès.

D'une manière générale la population est assez robuste et saine quoique misérable. Elle offre, quand au type, certaines analogies avec la population de la Kabylie. Les hommes y sont souvent grands, le visage coloré, quelques-uns sont blonds ou roux, avec des yeux clairs. Ce sont d'intrépides marcheurs, habitués à parcourir de longues distances dans leurs montagnes. Les femmes ont le visage découvert à la mode berbère, elles sont usées de bonne heure par les maternités précoces et les durs travaux auxquels elles sont soumises. L'enfant dès son plus jeune âge est livré à lui-même, ou occupé à quelques menus travaux comme la garde des bestiaux.

Les seuls vrais fléaux sont le manque d'hygiène et l'insuffisance de l'alimentation.

TROISIEME SECTION

LE MILIEU SOCIAL

Il est nécessaire dès le début d'insister sur l'importance de cette section. Ce ne sont forcément que quelques indications très résumées que nous allons donner ici. Un travail approfondi sur un pareil sujet dépasserait de beaucoup le cadre de notre ouvrage.

Etudier une société, c'est étudier toutes les manifestations de l'activité sociale et les lois qui régissent ces manifestations. Les phénomènes économiques qui font l'objet de notre travail ne sont qu'un aspect, qu'une division des phénomènes sociaux.

Il existe donc tout naturellement, des rapports étroits entre phénomènes économiques et phénomènes sociaux.

Pour l'école du matérialisme historique (Karl Marx) la société et son histoire dépendraient de l'organisation de la production. Nous n'avons pas la prétention, d'entrer dans le détail des critiques adressées à cette théorie, nous nous contenterons pour cela de renvoyer au livre de W. PARETO (*Sociologie générale*), qui a, croyons-nous, démontré que cette école n'avait envisagé qu'un seul côté des choses. L'activité économique est elle-même subordonnée au degré de civilisa-

tion, au progrès de la science et des arts, à la religion, aux doctrines philosophiques et économiques. Il y a entre les phénomènes sociaux des rapports de mutuelle dépendance, ils agissent les uns sur les autres, se conditionnent et se modifient sans qu'il soit possible de déterminer, celui qui peut avoir une action décisive sur l'ensemble.

Nous diviserons notre section, Milieu social, en trois paragraphes :

Le premier de ces paragraphes sera consacré à l'histoire du douar.

Le deuxième à la religion, aux coutumes et aux superstitions.

Dans le troisième nous énumérerons les différents services publics français qui exercent leur autorité sur cette région : Commune mixte, Justice de Paix, Eaux et Forêts, etc...

On pourra remarquer que les deux premiers paragraphes seuls, sont une étude directe du milieu social d'Aghbal, le troisième est consacré à des éléments qui sont en principe étrangers au douar ; ils sont l'œuvre de la colonisation française, mais ils exercent sur cette société une action prépondérante ; ils constituent l'organisation administrative et judiciaire de ce pays.

I. HISTOIRE

Les Aghbals semblent avoir habité la région depuis une époque très ancienne. Si l'on en croit une légende transmise par les ancêtres, un jour quelques tribus venant du Sud se seraient établies dans ce pays,

pour échapper à un ennemi mystérieux. Quel était cet ennemi ? S'agissait-il d'autres tribus rivales, de conquérants romains, vandales, arabes, la légende reste muette sur ce point. Dans un douar voisin d'Aghbal, le douar Zatima, les indigènes fabriquent encore de curieuses cuillères dont le manche se termine par un anneau et une croix. Ces objets ressemblent étonnement à ceux employés par les touareg du Grand Désert.

Ce que nous pouvons dire avec certitude, c'est que ; tout près du littoral méditerranéen, ce pays a été témoin des conquêtes successives de l'Afrique du Nord. Périodes phénicienne, carthaginoise, romaine, vandale. Il ne faut pas oublier que le douar se trouve à vol d'oiseau, à une vingtaine de kilomètres, à peine, de Cherchell, qui fut tour à tour Iol, colonie phénicienne et comptoir carthaginois, puis avec Juba II, Césarée de Mauritanie, capitale de la Mauritanie césarienne. Il est peu probable que les Aghbals aient eu des rapports avec les phéniciens et les carthaginois ; mais ils ont certainement subi l'influence romaine. Ils déclarent eux-mêmes que ce sont les romains qui ont appris à leurs ancêtres à planter leurs oliviers en quinconce.

Nous avons d'ailleurs d'autres témoignages plus nets de l'influence latine sur cette région. Les vestiges abondent sur tout le littoral d'Alger à Ténès. Dans le douar lui-même, sur la crête appelée Bou-Ishe, on trouvait encore il y a 25 ans les ruines d'anciennes fortifications. C'est toute une époque de splendeur qui revit dans quelques souvenirs ; la grande ère nord-africaine, la Pax Romana, l'Afrique latine « La terre des Avocats » ; la plus brillante des conquêtes de Rome.

La grande voie du littoral, Carthage Ceuta, passait à quelques kilomètres à peine d'Aghbal. Durant des siècles le génie colonisateur latin, s'est appliqué à transformer ce pays par de gigantesques travaux : aqueducs pour l'irrigation des terres, réseau routier, riches cultures de céréales et de vignobles, abondance, richesse puis décadence totale, absolue, oubli. Quelle étrange et décevante leçon semble donner le passé. Que reste-t-il de cette période fastueuse ? Les grands aqueducs ne sont plus que des amas de pierres et seules quelques ruines sans formes, marquent encore la place où s'élevèrent jadis, les orgueilleuses cités de marbre rose et d'onyx.

Invasion vandale, renaissance byzantine, l'histoire de l'Afrique du Nord n'a jamais été qu'une suite de dominations étrangères. Toutes furent incomplètes, passagères ; jamais, le conquérant n'a pénétré dans les terres, il s'est contenté, toujours, de s'assurer une suzeraineté fictive sur quelques tribus avoisinant ses comptoirs. La seule colonisation méthodique, a été la colonisation romaine, après elle, il n'y a plus eu que des tentatives de colonisation.

Réfugiés dans la montagne, indifférents ou hostiles, pendant des siècles les montagnards ont vu passer des hordes étrangères et la conquête arabe elle-même, en leur apportant une religion, « l'islam », n'a opéré que de bien faibles modifications dans leur vie et dans leurs mœurs. La décadence arabe a passé à nouveau sur eux, et la domination turque ne les a pas atteints dans leurs repaires.

La pacification de la région opérée par le Général CHANGARNIER en 1842 est venue mettre un terme à leur

histoire solitaire, en les incorporant au domaine colonial français.

Ainsi donc l'histoire ne peut nous dire que peu de chose sur la tribu que nous étudions. Nous résumons ses enseignements : tribu berbère restée berbère, habitant la région depuis les temps les plus reculés. Une influence certaine, l'influence romaine. Elle a disparu sans laisser de trace. Une influence moins directe, l'influence arabe. Elle a laissé une trace durable, certaine : « la religion ».

II. RELIGION, MŒURS, SUPERSTITIONS

Cultes païens, périodes chrétiennes, donatistes, ce coin de l'Afrique du Nord a connu toutes sortes de rites et de religions jusqu'à l'époque où l'Islam a fait son apparition triomphale. Sa rude discipline, ses dogmes simples, ses enseignements pratiques convenaient admirablement à des peuples primitifs. N'assistons-nous pas aujourd'hui encore parmi les populations noires du Sahara et du Tchad aux progrès constants accomplis par cette étonnante religion. Que la conversion se soit opérée dans la région d'Aghbal, voilà un fait qui ne doit pas nous surprendre. Elle a dû se faire à la longue ; mais si lente a été son action, durable a été son effet. Pourtant il ne faudrait pas croire que l'Islam ait transformé entièrement les mœurs locales ; il a peut-être modifié quelques-unes des vieilles coutumes, mais le plus souvent il s'est incliné devant les plus vivaces, les plus enracinées.

L'histoire des déformations de l'Islam en Afrique du Nord a été étudiée dans les ouvrages autorisés que nous nous contenterons de citer. (« Les confréries religieuses musulmanes », DEPONT et COPPOLANI; « Marabouts et derviches », RINN; « L'Islam en 1900 », DOU-TET).

La religion d'un douar arriéré comme Aghbal n'est donc qu'un mélange de superstitions, de tendances religieuses, fortement nuancées d'Islam. A côté de la religion musulmane proprement dite se sont développés les cultes maraboutiques.

Les habitants de la région sont tous de rite malékite comme la plupart des indigènes de l'Afrique du Nord.

La lecture du Coran, est enseignée dans deux écoles établies dans le douar (fraction Belafia et Beni Baghti). Le nombre des élèves est d'une vingtaine environ pour chacune de ces écoles placées sous la direction d'un « Taleb », personnage assez considérable, que les habitants considèrent un peu comme un marabout, et qui jouit de ce fait d'une certaine autorité. Le système de l'enseignement dans les écoles coraniques est trop connu pour qu'il nous soit utile de l'expliquer en détail. Contentons-nous d'indiquer que nous avons pu voir par nous-même les élèves, réciter inlassablement, et probablement sans les comprendre, quelques passages des versets du Coran.

On compte quatre marabouts principaux dans le douar, dans chacune des fractions: Solaya, Belafia, Beni Baghti, Beni Nador. Le plus important Sidi Mohamed Akhrour se trouve dans la fraction Solaya. De nombreuses offrandes lui sont faites chaque année.

Périodiquement le douar est visité par les collecteurs de confréries musulmanes religieuses, ce sont surtout les Chadelias et les Rahmanias.

Les habitants du douar se disent bons musulmans, pourtant ils n'observent pas avec une égale régularité, les cinq obligations fondamentales de l'Islam. En dehors de la récitation de la « profession de foi », la plus observée des obligations est le « jeûne » que les indigènes pratiquent ponctuellement chaque année. La « prière » est faite assez souvent, surtout par les personnes âgées. Le « pèlerinage » à La Mecque est rare en raison de la pauvreté de la population. L'« aumône » n'est pas pratiquée.

Quelles peuvent être les influences de la religion et les superstitions sur l'économie de la région ? D'abord une influence générale qui tient au caractère même de l'Islam. Lorsque nous aurons dit fatalisme, passivité, nous ne ferons que répéter ce que tout le monde sait de cette religion. D'une manière plus particulière, pendant la période du rahmadan, on peut observer un ralentissement très marqué du travail. Les indigènes, habituellement sous-alimentés, supportent cette épreuve plus difficilement encore que leurs congénères des régions plus riches. Une certaine quantité d'argent en espèces, qu'il est assez difficile d'évaluer, est drainée par les marabouts et collecteurs des confréries. Les quatre grandes fêtes (Achoura, Aïd seghir, Aïd khebir, Mouloud) sont l'occasion de dépenses supplémentaires. D'autres fêtes donnent lieu à des dépenses quelquefois exagérées, ce sont les fêtes de mariages et de baptêmes. Certaines superstitions locales peuvent influencer sur la production. La plus curieuse

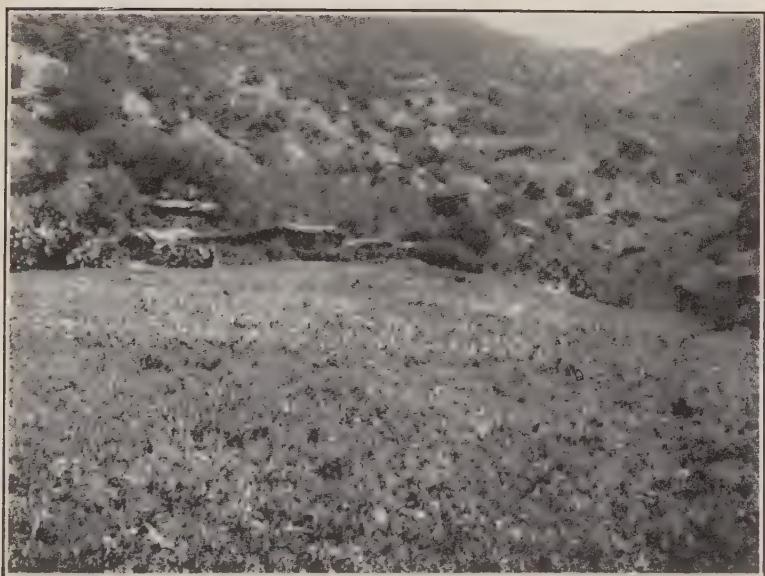
est une coutume strictement observée qui oblige à suspendre tout travail pendant deux périodes de dix jours aux mois de mars et d'avril.

Comme toutes les races primitives, les habitants du douar Aghbal sont très prolifiques. Les enfants grandissent sans grands soins; de bonne heure les garçons aident le père dans les travaux des champs ou vont s'employer dans les propriétés européennes comme travailleurs agricoles. Les filles restent au douar avec la mère, elles sont mariées entre 14 et 16 ans. Dans la plupart des douars algériens, l'action énergique des services administratifs a réussi, en partie, à enrayer les mariages trop précoces. A Aghbal, si nous en croyons les témoignages recueillis, les habitants ont au contraire tendance à se marier plus tôt qu'autrefois. Ce phénomène pourrait s'expliquer de la façon suivante. La « dot » que le futur époux doit selon les rites coutumiers verser aux parents de sa femme, est restée fixée, depuis toujours, à un chiffre immuable. La dépréciation actuelle de la monnaie, aurait rendu les mariages plus faciles. C'est, évidemment, sous toutes réserves que nous donnons ces explications.

Jusqu'à ces dernières années, les mariages, selon la vieille habitude se concluaient sans acte et sans forme de publicité devant le « Taleb ». Des mesures particulièrement énergiques ont incité les indigènes à faire constater leurs alliances d'une manière officielle par le « Cadi ». Les familles riches comprennent l'utilité d'un acte d'état civil et accomplissent volontiers les formalités nécessaires, mais beaucoup de pauvres reculent devant les dépenses occasionnées par ce mode de constatation. Une mesure heureuse qui ne date que



La fraction Solayah



Quelques gourbis à flanc de montagne

de cette année, a réduit considérablement les frais pour les indigents.

A côté du mariage, il existe à Aghbal une sorte de concubinage autorisé par la coutume locale, c'est le mariage mechrout en voie de disparition. Le mariage mechrout peut exister dans deux cas différents : 1^{er} cas, un homme est trop âgé pour travailler sa terre et possède une fille en âge d'être mariée ; 2^e cas, une veuve est propriétaire d'un terrain qu'elle est incapable d'exploiter elle-même. Le mechrout, est un travailleur qui vient vivre au sein de la famille, il ne reçoit aucune rétribution en espèce, il est seulement nourri et logé et doit s'occuper du travail de la terre. En échange de ses services il vit maritalement avec la fille du propriétaire ou la veuve. Cette union n'a aucun caractère définitif et, quoique le fait soit assez rare, il est en principe possible de renvoyer l'ouvrier quand on n'est pas content de ses services. En un seul cas le mariage devient définitif, c'est lorsqu'il y a des enfants. A partir de ce moment la coutume veut que l'employé soit élevé à la dignité d'époux. Souvent d'ailleurs l'union est alors régularisée par un mariage devant le « Cadi ».

La condition de la femme indigène est des plus misérable. Juridiquement cette condition ne diffère pas de celle de nos autres sujettes de l'Algérie musulmane, elle est donc supérieure à celle de la femme kabyle par exemple. Pratiquement, comme dans toutes les sociétés primitives, la femme est soumise à l'autorité du plus fort., de l'homme. FOURRIER a pu dire, que le degré de civilisation des peuples, se mesurait au degré d'émancipation des femmes. Nulle observation n'est croyons-nous plus juste. Toute jeune la fillette indi-

gène apprend à respecter et à obéir au père ou au frère, plus tard, elle devient l'esclave du mari qu'on lui a imposé, qu'elle a épousé sans l'avoir jamais vu auparavant. Toute son existence s'écoule dans le servage. Elle ne connaît pas d'autre vie et ne pense pas qu'on puisse vivre autrement. Elle accepte les ordres et parfois les corrections de l'époux, comme elle a accepté celles du père et du frère. Etre battue lui paraît tout naturel et quand les coups lui semblent mérités, elle n'en a que plus d'admiration pour la force physique et la fermeté de caractère du maître.

En pays berbère la femme ne porte pas le voile, elle est en principe moins cloîtrée qu'en pays arabe, mais elle ne s'éloigne guère du gourbi. Dès qu'elle doit accomplir un voyage de quelque importance, elle est obligatoirement accompagnée d'un parent mâle : père, frère ou mari.

Les femmes ne parlent que le berbère, beaucoup d'hommes au contraire ont appris l'arabe. Quelques-uns savent lire et écrire dans cette dernière langue. Les lettrés du douar ont été instruits dans les médersas du Chélif.

Le reste de la population est profondément ignorant et arriéré. Quelques indigènes ont pourtant voyagé. C'est ainsi qu'un vieillard nous racontait un jour, qu'il avait été dans sa jeunesse à Madagascar au moment de la conquête : « C'est un pays qui se trouve de l'autre côté de la mer, plus loin que la France » nous dit-il. Les jeunes gens qui ont séjourné dans les villes de la Métropole au cours de leur service militaire, apprennent vite le français et sont en général très satisfaits du temps passé sous les drapeaux. Mais, de

retour au douar, ils sont vite repris par l'ambiance. Certes personne n'ignore à Aghbal qu'il existe de grandes villes populeuses comme Alger, des rues bruyantes, illuminées la nuit, des magasins, des autos qui klaquesonnent sans cesse; mais cette vie turbulente est loin de leur douar, c'est un monde étranger qui ne plaît guère. Les grandes routes elles-mêmes sont semées d'embûches, impossibles à prévoir. Tout est infiniment plus sûr et plus simple dans la montagne, on y est réellement chez soi. Les sentiers vous sont familiers, à chaque instant on croise une connaissance, la nature elle-même est sympathique avec ses bois d'oliviers et de pins et ses petits champs de cultures bien connus, c'est la sécurité. Pourtant après la prière du soir, quand l'ombre des sommets s'allonge démesurément, il faut se montrer plus prudent. C'est l'heure où la montagne se peuple d'êtres mystérieux. On entend parfois des cris bizarres qui ne sont poussés ni par l'hyène ni par le chacal. Les femmes racontent toutes sortes d'histoires qu'il ne faut pas croire entièrement; néanmoins quand il n'y a pas de nécessité absolue, il est inutile de s'aventurer seul la nuit. Des vieillards dignes de foi ont parfaitement vu des djinns, génies malfaisants dont il faut se garder. La nuit leur appartient comme le jour appartient aux hommes. Un bon musulman, s'il ne les provoque pas, n'a pas à craindre ces démons. Il existe d'ailleurs des amulettes qui peuvent les écarter.

Certains hommes et certaines femmes ont un pouvoir maléfique très grand, ils peuvent provoquer des maladies sur les hommes et même sur les animaux, il importe de s'en méfier. Lorsqu'on craint quelque

chose il faut rendre visite au marabout. Quelques versets du Coran dans un roseau attaché autour du cou peuvent vous éviter bien des malheurs.

Le marabout peut guérir toutes sortes de maladies. Le plus vénéré est celui qui a recueilli la succession de Sidi Mohamed Akrouf dont le tombeau se trouve à la fraction Solaya. Tous les lieux où Sidi Mohamed a accompli une action méritoire, sont eux-mêmes devenus marabouts, Ils sont marqués, çà et là, d'une grosse pierre blanchie à la chaux. Certains animaux sont marabouts il faut les respecter. Quelques oliviers très vieux possèdent aussi un caractère sacré.

Le cercle étroit des croyances et des superstitions emprisonne comme dans un étau cette petite société, il agit comme un frein et retarde la marche du progrès.

Mais cette société n'est pas livrée à elle-même elle est dirigée et administrée par l'autorité française. Il importe donc d'énumérer brièvement les différents services publics dont relève le douar.

III. ORGANISATION ADMINISTRATIVE ET JUDICIAIRE

Le douar Aghbal, a été soumis en 1842, ainsi que toute la région de Cherchell par le Général CHANGARNIER. Les Aghbals, montagnards belliqueux, prirent part à plusieurs insurrections, d'abord pendant la période troublée d'ABDELKADER, puis en 1871. Le douar était autrefois attaché à la commune indigène de Cherchell. Un arrêté des 4 et 14 juin 1872, apposait le séquestre collectif sur les biens des tribus de cette commune.

Par la suite, le séquestre fut réduit au cinquième, puis les indigènes furent admis au rachat avec obligation pour chaque tribu d'abandonner une certaine étendue pour l'installation d'un centre européen. Le douar Aghbal qui avait anciennement une superficie de 4.025 hectares est tombé de ce fait à 3.238 hectares, superficie qu'il a toujours conservé depuis. A la date du 27 avril 1871 la commune mixte de Gouraya, dont il fait partie, a été créée avec résidence de l'administrateur à Charchell. Cette commune mixte comprend trois centres européens: Marceau, Villebourg, Duplex; et huit douars qui sont: El-Gourine, Sidi-Simiane, Boulal, Larhat, Aghbal, Zatima, Damous, Beniminek.

La délimitation du douar a été opérée par le géomètre Claude EDMOND à la date du 10 octobre 1893. Les limites du douar Aghbal par rapport aux douars avoisinants, sont les suivantes: limite Nord-Est et Est, douar Boulal; Sud, douar Boulal; Sud-Ouest et Ouest, douar Zatima; Nord-Ouest, douar Larhat.

Les 3.238 hectares du douar sont divisés de la façon suivante:

Domaine privé de l'Etat: 835 hectares (813 aux forêts)

— communal: 390 hect. 7 ares 32.

— privé: 1871 hect. 11 ares 36.

— public	{	1 hect. 65 sources
		52 hect. chemins
		88 hect. rivières.

Aucun changement à signaler dans cette délimitation à l'heure actuelle.

L'administrateur réside à Cherchell assisté de son adjoint; le caïd d'Aghbal est en même temps caïd des douars voisins Zatima et Boulal, il est assisté d'un adjoint, le garde champêtre indigène.

Le douar est subdivisé en quatre fractions Solaya, Belafia, Benibaghti, Beninador, ayant à leur tête un chef de fraction.

La djemâa, composée de 11 membres avec un président, n'a au point de vue administratif qu'une importance théorique; là comme partout dans toute l'Afrique du Nord, l'excellente organisation de nos communes mixtes d'Algérie, semble avoir une influence particulièrement heureuse sur la vie de nos administrés.

SERVICE DES CONTRIBUTIONS

Nous ne parlons que pour mémoire de cet important service sur lequel nous reviendrons dans notre chapitre répartition, rappelons simplement que, comme tous les habitants d'Algérie, les indigènes de la région anciennement soumis aux vieux impôts, (zekka et achour), sont aujourd'hui assujettis à notre système français, impôts cédulaires et impôt général sur le revenu.

Le répartiteur des contributions se trouve à Cherchell.

SERVICE JUDICIAIRE

Aghbal fait partie du canton judiciaire de Cherchell, le juge de paix tient une audience foraine à

Gouraya tous les 15 jours, affaires civiles, musulmanes, correctionnelles à compétence étendue, simple police.

Le Cadi de Cherehell juge en matière de statut personnel, tient également audience à Gouraya tous les 15 jours.

Les habitants d'Aghbal sont soumis comme tous nos sujets algériens au système mixte (Code civil, Droit musulman) en matière civile; toutefois, la jurisprudence semble consacrer la coutume indigène quelquefois bien curieusement; le mariage mechrout, dont nous avons déjà parlé, nous en fournit un exemple.

Les procès sont fréquents, les indigènes n'hésitant pas à engager des frais considérables pour des questions d'intérêt minime. La plupart du temps, les procès naissent pour des débats relatifs à des terres indivises. En général, la justice tient compte des partages provisionnels effectués par les indigènes devant la djemâa.

Le pétitoire est évité, fort peu d'enquêtes partielles à Aghbal.

CRIMES, DÉLITS, CONTRAVENTIONS

D'une manière générale, la population est assez calme. On ne nous signale qu'une seule affaire criminelle cette année, il s'agit d'un homicide par imprudence. Les vols sont peu fréquents dans le douar lui-même, mais il en est quelques-uns, d'assez curieux, qui sont les vols simulés, destinés à faire condamner un ennemi à la manière kabyle.

Comme en Kabylie, aussi, de vieilles haines de familles divisent la région, mais les crimes de vendetta

sont assez rares. La plupart des condamnations, à Aghbal, ont trait à des délits en forêts.

EAUX ET FORÊTS

Nous avons déjà dit que 813 hectares de la superficie du douar Aghbal sont compris dans la grande forêt domaniale Tazrout-Hassen (Administration des Eaux et Forêts, garde général à Cherchell).

Sur cette superficie il existe quatre cantons forestiers : Solaya, 46 hectares ; Iklen, 347 hectares ; Zadra, 254 hectares ; Bou-Arba, 156 hectares.

Depuis quelques années, la surveillance se fait de plus en plus active, et les délits forestiers sont poursuivis et punis de peines quelquefois assez fortes. Les indigènes du douar ont un droit de ramassage des glands en forêt, c'est même là une de leurs premières ressources en matière alimentaire. Ils ont également, en principe, un droit de ramassage sur des bois morts, et le droit de prendre des perches. Leurs allées et venues continuelles dans le domaine de l'Etat et d'autre part, leur état très réel de dénuement, les poussent tout naturellement à commettre des délits plus ou moins graves. Souvent les animaux domestiques qu'ils élèvent s'aventurent dans ces parages, les propriétaires se voient, par ce fait, infliger de nouvelles peines, qui viennent s'ajouter à celles qu'ils ont pu mériter par leurs fautes personnelles.

Les délinquants lorsqu'ils sont condamnés, plutôt que de payer une amende trop lourde, souvent au-dessus de leurs moyens, préfèrent se laisser appliquer

la contrainte par corps, qui se traduit par une période plus ou moins longue, pendant laquelle ils reçoivent l'hospitalité des locaux disciplinaires.

LE SERVICE DE SANTÉ

Le douar Aghbal fait partie de la circonscription médicale de Gouraya où se trouve fixé le médecin. Il existe également dans la région une infirmière visitieuse chargée plus spécialement des soins à donner aux femmes et aux enfants. Des consultations gratuites sont données à Gouraya; l'infirmière se rend tous les 15 jours dans les différents douars de la circonscription médicale. Le nombre des consultations est en augmentation légère depuis quelques années. Néanmoins, les superstitions locales subsistent toujours et l'on aime mieux s'adresser au marabout. Ce ne sont jamais que des cas extrêmement graves qui sont soumis au médecin, la plupart du temps lorsqu'il est très difficile d'agir utilement.

SERVICE MILITAIRE

Comme tous nos sujets d'Algérie, les indigènes du douar reconnus aptes au service armé à 20 ans, doivent effectuer le service militaire d'une durée de deux ans.

Ils appartiennent au centre de recrutement de Cherchell. Quoique le contingent annuel soit extrêmement faible (4 seulement cette année ont été déclarés aptes au service armé), la période passée sous les drapeaux n'en a pas moins une répercussion certaine,

tant sur le jeune soldat lui-même, que sur les membres de sa famille et ses connaissances. Les jeunes recrues, soumises à une discipline bienveillante, ne tardent pas à ressentir les effets d'une hygiène meilleure et d'une alimentation saine et abondante. Souvent, ils sont envoyés en France, ce qui achève de les civiliser et leur fait comprendre les avantages d'une vie plus évoluée. A l'un de nos derniers voyages nous avons pu converser avec un jeune indigène, récemment libéré, qui venait d'accomplir une période de 18 mois à Tours, nous avons pu nous rendre compte, par nous-même, de l'excellente impression qu'il avait conservée de cette période de service.

POSTES

Le douar Aghbal est dans la dépendance du bureau de Gouraya. Les rapports avec ce dernier bureau sont assez rares, la plupart des indigènes de la région étant illettrés. Quelques-uns se rendent à Gouraya pour percevoir les quelques allocations auxquelles ils peuvent avoir droit, soit comme retraités, soit comme veuves ou orphelins de guerre; le nombre en est très restreint.

QUATRIEME SECTION

LE MILIEU DÉMOGRAPHIQUE

(mouvement de population)

Il est impossible de parler de milieu démographique sans évoquer le nom de MALTHUS⁽¹⁾. Mais avant d'essayer de nous rendre compte par nous-même jusqu'à quel point les théories du célèbre pasteur sont vérifiées ou réfutées par le cas concret que nous avons devant nous, proposons-nous d'abord, de tirer quelques enseignements au point de vue de l'économie locale, de l'étude du mouvement de la population.

Il nous a été possible en nous adressant à la Commune mixte de Charchell d'obtenir des chiffres précis sur ce point. Depuis 1896, date des premiers recensements, la population a varié dans les proportions suivantes :

1896.....	1.689 habitants	
1906.....	1.771	—
1916.....	2.288	—
1926.....	1.907	—
1931.....	2.067	—

Pendant une période de 35 années (1896-1931) nous pouvons constater le mouvement suivant: un accrois-

(1) MALTHUS. — Essai sur le principe de la population.

sement assez régulier jusqu'en 1916, chiffre maximum de la population, de 1916 à 1926, une légère diminution puis à nouveau à partir de 1926 un léger accroissement jusqu'au dernier recensement. La densité moyenne de la population du douar, obtenue avec les chiffres du dernier recensement (2067 habitants) et la superficie de 3238 hectares, est d'environ 67 habitants au kilomètre carré. C'est une densité supérieure à celle des plus riches régions agricoles de France et d'Europe. Mais ce chiffre, déjà si élevé, doit être augmenté encore, si l'on veut bien tenir compte du fait que 813 hectares, appartenant à la forêt domaniale, ne sont pas effectivement habités et exploités par la population. De pareilles constatations peuvent déjà nous permettre de penser que le pays est surpeuplé et que les habitants ne peuvent vraisemblablement pas se nourrir des simples produits du sol.

LES NAISSANCES

Le chiffre des naissances est très élevé :

1896.....	89 naissances
1906.....	94 —
1916.....	72 —
1926.....	71 —
1931.....	94 —

La proportion des naissances par millier d'habitants est très forte, pour 1931 nous obtenons un chiffre de 47/1000. Ces constatations semblent indiquer que ni la « contrainte morale » proposée par MALTHUS, ni les pratiques qu'il qualifie de « vices » ne sont en usage

dans la région. Les renseignements que nous avons pu obtenir par les gendarmes donnent à penser que les avortements sont très rares.

Sur plusieurs années, nous avons pu observer que le nombre des naissances des enfants mâles était légèrement supérieur à celui des enfants du sexe féminin. Par contre la mortalité infantile, plus forte chez les enfants mâles, laisse en définitive subsister une légère supériorité du côté féminin. Ces constatations sont, croyons-nous, conformes à celles qui ont été faites en cette matière, dans la plupart des pays. Nous pouvons conclure de nos recherches, que le service de l'état civil, quant aux naissances au moins, semble fonctionner d'une manière parfaite. Les déclarations sont faites régulièrement tant pour les filles que pour les garçons.

Le nombre des naissances, ces dernières années, est toujours très élevé, mais il n'a pas augmenté proportionnellement à l'accroissement de la population. En 1896 la proportion des naissances par millier d'habitants était de 53 pour 1000, il y aurait donc au douar une très légère diminution des naissances.

LES DÉCÈS

Pour les mêmes années le chiffre des décès a été :

1896.....	39	décès
1906.....	63	—
1916.....	37	—
1926.....	24	—
1931.....	34	—

Pour 1931 nous avons une proportion de 17 pour 1.000, semblable à celle des régions les plus civilisées de France et d'Europe. Constatation assez curieuse et qui ne semble pas correspondre avec ce que nous savons de l'état de misère de ce pays. En 1896, lors des premiers recensements, le nombre des décès en proportion de la population de l'époque était plus considérable qu'aujourd'hui. On meurt donc moins à Aghbal.

De la comparaison des chiffres, population, naissance, décès, nous pourrions tirer quelques conclusions intéressantes. Nous constatons d'abord, un excédent considérable des naissances sur les décès, excédent qui ne fait que s'accroître, puisque le nombre des naissances reste à peu près stationnaire, alors que celui des décès diminue. La population aurait dû normalement, sur ces chiffres, s'accroître beaucoup plus fortement qu'elle ne l'a fait. Aux différentes années l'excédent des naissances sur les décès peut être représenté par un gain variant entre 18 et 30 pour 1000. Avec de pareils chiffres la population du douar aurait dû presque tripler depuis 35 ans. Or, elle n'a augmenté que d'un quart. Ceci nous prouve d'une manière évidente qu'un nombre assez considérable d'indigènes a dû émigrer à différentes époques. Cette émigration doit nous expliquer les variations du nombre total d'habitants que nous avons relevés au début de cette section.

L'émigration a dû être faible de 1896 à 1916, puis s'accroître pendant la période de prospérité d'après guerre. Nous constatons en effet que malgré l'excédent toujours élevé des naissances sur les décès la population diminue entre 1917 et 1926. Les bouleversements

économiques actuels ont contrarié ce mouvement d'émigration qui s'est un peu ralenti entre 1926 et 1931.

Quelles conclusions pouvons nous tirer maintenant de cet aperçu démographique en nous rapportant aux idées de MALTHUS ?

Nous nous trouvons sur un territoire où la population semble avoir atteint le maximum qu'elle peut atteindre dans une région non industrialisée. La « contrainte morale » et les « vices », (MALTHUS) ne jouent pas et l'accroissement semble suivre à peu près la progression signalée par le célèbre pasteur. Les subsistances tirées du sol ne sont pas susceptibles d'augmenter dans une très forte proportion. Nous renvoyons au chapitre suivant, « Production », qui établira qu'il n'y a eu aucune amélioration sensible sur ce point depuis un grand nombre d'années.

Si donc, le douar Aghbal était un monde isolé, peut-être verrions-nous se réaliser les prophéties de MALTHUS: Insuffisance de nourriture, ne permettant plus à une population en excès de subsister. Apparition des pratiques qualifiées « vices » ou de la fameuse « contrainte morale ». Malheureusement, ici comme partout le contrôle est impossible, parce que deux portes se sont ouvertes dans le petit monde isolé d'Aghbal. On assiste en effet par le commerce extérieur à une entrée de subsistances, et par l'émigration à une fuite de population.

CHAPITRE II

LA PRODUCTION

Le cadre de notre étude est désormais délimité; nous nous sommes familiarisés avec l'aspect extérieur de cette petite unité économique qu'est le douar Aghbal, nous avons dans les yeux l'aspect photographique de la région, nous en connaissons l'étendue, l'aspect physique. Nous nous sommes penchés sur la société qui peuple ce pays, nous connaissons le nombre des habitants, le mouvement de la population. Maintenant abordant plus directement notre sujet, c'est en économistes que nous allons examiner le douar. Nous savons que nous avons affaire à une région pauvre, à une population primitive, c'est donc une organisation économique à peine évoluée que nous allons rencontrer. Mais, si primitive que soit la région, dès le début notre première impression sera que, même à ce stade, la vie économique est une chose singulièrement complexe, qui nécessite, pour l'examiner une méthode rigoureuse, si l'on veut essayer de démêler quelques idées générales de ses divers aspects.

La méthode la plus simple qui nous vient à l'esprit, nous l'avons déjà indiqué dans notre introduction, est celle de nos enseignements classiques. Quelles que soient les critiques qu'on ait pu lui adresser, elle représentera pour nous, le plus sûr moyen de comparer automatiquement et dans l'ordre, les faits concrets que nous observerons, avec les principes généraux qui régissent les grandes divisions : production, circulation, répartition, consommation.

Nous commencerons donc par l'étude de la production.

C'est dans un sens très particulier qu'il faut envisager le mot production; dans le sens que lui donnent les ouvrages classiques. Il sert à désigner deux aspects seulement de l'activité économique, qui sont: la production agricole et la production industrielle. Il est bien entendu qu'il ne s'agit là que d'une division théorique; nous savons, en effet, que dans la réalité des faits, peut être considéré comme productif, tout ce qui peut conférer à un objet une « utilité », en en faisant un bien propre à satisfaire les besoins économiques; ou même tout ce qui peut contribuer à augmenter l'utilité finale d'un bien. En ce sens sont « productives » toutes sortes d'opérations comme: le transport, le commerce, le crédit, etc... que l'on groupe ordinairement dans le chapitre circulation.

La première question qui va se poser en abordant le chapitre « production locale » est la suivante: Que produit-on? Nous allons énumérer les produits de l'activité économique locale. Nous nous demanderons ensuite: comment produit-on? Nous étudierons alors, l'organisation du travail, l'entreprise à Aghbal. Nous

pourrons enfin nous demander: pour qui produit-on? Nous nous apercevrons alors, que pour répondre à cette troisième question il est nécessaire de sortir du cadre de notre chapitre « production locale » et nous serons amené tout naturellement à étudier une autre manifestation économique: « la circulation ».

Ce chapitre se divisera donc en deux sections :
1^{re} section, les produits de l'activité économique locale;
2^e section, organisation du travail à Aghbal.

PREMIERE SECTION

LES PRODUITS DE L'ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE LOCALE

Ce que nous savons déjà du douar Aghbal, nous permet de supposer que c'est à peu près de la seule production agricole que nous allons avoir à nous occuper ici. C'est en effet sur elle que va porter toute notre étude. Nous nous contenterons seulement de dire quelques mots de l'industrie locale, d'ailleurs très rudimentaire. Les divisions classiques vont encore nous servir pour compartimenter cette étude, et nous verrons successivement :

- 1° Production spontanée;
- 2° Production organisée.

I. LA PRODUCTION SPONTANÉE

La pauvreté de la région et l'état primitif de la population, ont porté tout naturellement les habitants à tirer le plus grand parti possible des ressources spontanées qu'offrait la nature.

1° CUEILLETTE

C'est particulièrement la cueillette des glands. Nous savons que 813 hectares du douar sont occupés par la forêt. Les chênes y sont nombreux. Les indigènes, utilisant leur droit de ramassage, ne manquent pas à l'époque de la maturité, de faire une ample provision de glands. Cette cueillette revêt un caractère d'exceptionnelle importance. Il n'est pas exagéré de dire qu'elle constitue la principale subsistance d'une bonne partie de la population, et que plus généralisée encore, en était autrefois la consommation. Les chênes appartiennent à l'essence appelée communément « chêne vert ». La cueillette se fait chaque année entre le 15 octobre et le 15 novembre. Un bon tiers de la population (125 familles) doit en ramasser 7 à 8 doubles décalitres par foyer, d'autres familles plus aisées se contentent de 2 à 3 doubles décalitres.

La récolte de glands est transportée au gourbi et divisée en deux parts inégales. La première, de beaucoup la plus faible (environ un quart), est cuite à la braise, puis écrasée dans une meule, qui la transforme en une farine que l'on mélange par moitié avec de la farine d'orge.

Ce mélange, sert à faire la galette d'orge et de glands, qui constitue la nourriture presque exclusive de la partie la moins fortunée des habitants de la région. Les glands non consommés immédiatement, sont placés dans des silos où ils macèrent près d'une année, au bout de laquelle on les fait sécher pour les moulin, les transformer en farine et les employer de la même façon que les glands fraîchement recueillis. On peut estimer que pendant quatre ou cinq mois de l'an-

née, le gland entre pour une bonne moitié dans la nourriture de la catégorie inférieure de la population. La quantité globale ramassée est d'environ 400 quintaux par an, soit 1.200 doubles décalitres.

À côté de cette importante production, le pauvre tire parti tant bien que mal des quelques ressources que la nature veut bien lui offrir. Ce sont : les mauves, qui servent à faire un bouillon dont les indigènes sont particulièrement friands, les chardons et les salades qui poussent à l'état sauvage.

Les habitants du douar font une grande consommation de bois. Il est ramassé surtout par les femmes et les enfants : bois mort, herbes sèches, etc... tant sur les propriétés privées que sur les communaux. Le bois est abondant dans la région, il sert en hiver au chauffage du gourbi et toute l'année, à la cuisson des aliments ou aux différents travaux domestiques. Quelquefois il peut avoir une autre utilité. Certains pins résineux sont coupés en petites baguettes, qui constituent des torches servant à éclairer les gourbis des familles pauvres.

Quelques peupliers, sont vendus tous les dix ans environ à des indigènes de la grande Kabylie qui viennent s'établir plusieurs mois dans le pays pour fabriquer des plats à couscouss avec les arbres achetés.

2° PÊCHE

La pêche est inexistante à Aghbal, les oueds étant très petits et dépourvus de poissons.

3° CHASSE

Quelques indigènes riches ont obtenu l'autorisation d'avoir un fusil et possèdent un permis de chasse,

mais beaucoup chassent en fraude, sans permis et avec des armes qui leur sont interdites. Le sanglier n'est pas rare à Tazerout-Hassen. Les braconniers en abattent quelquefois mais n'en tirent nul profit. Ils ne peuvent pas manger de cet animal, la religion leur interdisant la chair de cochon. Les difficultés de transport et la crainte du gendarme les empêchent également d'aller vendre au dehors le produit de leur chasse. Le petit gibier plus facile à écouler (lièvre, lapin, perdrix, caille) est dirigé sur les villages du littoral, pour y être vendu aux européens. L'indigène a remarqué qu'il avait intérêt à vendre plutôt qu'à consommer directement. Nous voyons là un acheminement assez original, mais non équivoque quant à son esprit vers l'idée de production pour les marchés de notre société moderne.

II. LA PRODUCTION ORGANISÉE

Nous diviserons ce paragraphe en deux parties :

- 1° Agriculture ;
- 2° Industrie locale..

1° Agriculture

Sur les 3.238 hectares de superficie du douar Aghbal, 1.871 seulement forment le domaine privé réparti entre les 414 propriétés du douar. De cette étendue, on peut estimer que la moitié seulement est cultivée effectivement et mise en valeur, soit en terres de labours, soit en vergers. Le reste, la seconde moitié, constitue « les terres de parcours », pentes rocailleuses, trop sèches ou trop abruptes, pouvant à la rigueur servir

de maigres pâturages. Il y a donc seulement 900 hectares de terres cultivées à Aghbal; 700 hectares environ constituent « les terres de labours », les cultures principales y sont : les céréales, les légumineuses, les légumes.

Les 200 hectares restants sont plantés d'arbres fruitiers et de légumes.

Notre étude de l'agriculture à Aghbal respectant cette division envisagera :

- a) les terres de labours,
- b) les vergers,
- c) l'élevage.

A. LES TERRES DE LABOURS

Les terres de labours, d'une superficie globale de 700 hectares, sont utilisées par les indigènes dont les connaissances techniques sont rudimentaires. L'assolement n'est pas pratiqué à Aghbal, on se contente de fumer les terres au fumier naturel, d'une manière très irrégulière. Chaque année, selon un rythme immuable, les mêmes quantités sont semées sur les mêmes étendues.

Les Céréales

Les céréales constituent la plus importante production des terres de labours.

1. *L'Orge*. — On peut évaluer à 350 hectares, soit la moitié des terres de labours du douar, la superficie plantée en orge. Les labours et les semailles, se font en novembre et début décembre, les hommes seuls se chargent de ce travail.

La moisson est faite au mois de juillet et août, mais alors toute la famille, hommes, femmes, enfants, y participe. L'orge recueillie est immédiatement portée sur une aire et battue au bâton ou foulée aux pieds par les animaux domestiques et les hommes eux-mêmes. Les grains d'orge recueillis sont torrifiés. Les indigènes expliquent qu'ils soumettent l'orge à cette cuisson pour la dessécher et éviter qu'elle ne se mette en pâte sous la meule. La farine est fabriquée chaque jour, dans les familles, au gré des besoins, nous savons que le plus souvent elle est mélangée par moitié avec de la farine de glands. La quantité de grain semée par hectare est d'environ 100 kilos; c'est une proportion nettement trop forte qui ne permet pas d'obtenir un bon rendement. Les terres ne donnent en effet, que du « 3 1/2, 4 ». La production annuelle globale d'orge peut être évaluée à 1300 quintaux entièrement consommés par les habitants eux-mêmes (1932).

2° *Le Blé*. — Le blé occupe une superficie d'environ un quart des terres de labour du douar. Il est cultivé et traité de la même façon que l'orge, mais il est la nourriture du riche, alors que l'orge mélangée de glands est la nourriture du pauvre. 80 kilos de blé sont semés à l'hectare le rendement moyen oscille entre 3 1/2 et 4. La production annuelle, environ 400 quintaux (1932) est entièrement consommée par la population.

Les Légumineuses

Elles occupent le dernier quart de la superficie des terres de labours. Par ordre d'importance ce sont :

3° *Les Fèves*. — Environ 80 hectares ; elles sont semées en octobre et novembre, peu de temps avant les

céréales. Elles sont arrachées en juin. Les trois quarts de la récolte sont alors consommés en fèves vertes. Le quart environ est séché et conservé comme provision pour l'hiver. 60 kilos de fèves sont semés à l'hectare. Le rendement est de 5 ou 6, la production annuelle peut être évaluée à 250 quintaux (1932) entièrement consommés par la population.

4° *Les Guerffelâh ou Djalban* (50 hectares), sont des sortes de pois, que l'on trouve également en Kabylie. Ils sont semés en octobre, un peu avant les fèves et arrachés en juin. 60 kilos sont semés à l'hectare et donnent du 5 ou du 6. La production totale annuelle, est de 130 quintaux (1932).

5° *Les Lentilles* (environ 20 hectares) sont semées et récoltées en même temps que les fèves. 50 kilos à l'hectare donnent du 5 ou du 6. La production annuelle est de 60 quintaux (1932).

6° *Les Guercellâh* (20 hectares), sont semés et récoltés aux mêmes époques que les lentilles et les fèves. Le rendement et la proportion semés à l'hectare sont les mêmes que pour les précédentes légumineuses. La production a été de 60 quintaux en 1932. Les Guercellâh ne sont pas destinés à la nourriture de l'homme, on les donne plutôt aux bêtes de somme: ânes, mulets, lorsqu'ils ont un gros effort à fournir.

Les Légumes

7° *Les Pommes de terre.* — Plantées en février et récoltées en mai. La récolte est d'environ 100 quintaux (1932).

8° *Les Tomates*, 30 quintaux, plantées en mai récoltées en août.

9° *Les Courges*, 10 quintaux.

10° *Les Piments*, 4 quintaux.

11° *Les Concombres*, 80 quintaux.

12° *Les Pastèques*, 15 quintaux.

13° *Les Melons*, 80 quintaux, récoltés et plantés aux mêmes époques que les tomates.

Il faut encore citer :

14° *Les Oignons*, 200 quintaux, plantés en mars récoltés en août.

15° *L'Ail*, 4 quintaux, planté en janvier et récolté en juillet.

Il est nécessaire de faire observer, pour la clarté de notre exposé, que les légumes sont plantés plutôt sur la partie des terres réservée aux vergers que sur la partie réservée aux terres de labours.

B. LES VERGERS

Nous avons déjà dit plus haut que 200 hectares du douar sont occupés par des vergers où se cultivent principalement les arbres fruitiers. Les principales essences sont, par ordre d'importance :

1° *Les Oliviers*. — Ils sont nombreux et disséminés sur toute la superficie du douar. On peut évaluer leur nombre très approximativement à 1300. D'une manière générale se sont des arbres vieux et non greffés. Depuis fort longtemps les indigènes ne plantent plus d'oliviers, ils se contentent d'exploiter ceux existant déjà. La plus importante plantation se trouve dans la

fraction Belafia, elle est très régulièrement alignée en quinconce. Les indigènes prétendent que ces arbres très vieux auraient été plantés par les Romains, ou tout au moins, par certains de leurs descendants.

L'olivier est un arbre vigoureux, supportant de grands écarts de température et ne réclamant pas de soins spéciaux. La récolte est faite au mois de novembre et décembre par la plus grande partie de la population, hommes, femmes, enfants.

La production moyenne d'un olivier en plein rapport est de 4 doubles décalitres (le double décalitre pèse 13 kilos). La production totale de l'année 1932 est de 1200 quintaux.

2° *Les Figuiers.* — Les figuiers viennent au deuxième rang par leur nombre et l'importance de leur production. On peut évaluer à 1.200 le nombre des figuiers de la région. Au contraire de l'olivier le figuier est un arbre délicat réclamant des soins assez particuliers. Il ne commence à rapporter qu'au bout de 6 à 7 ans, et ne dure pas plus de 40 ans. Au printemps la terre est piochée au tour de l'arbre. En juin, a lieu la fécondation artificielle des figues-fleurs. Les capri-figues sont pendues dans des sachets pour assurer cette fécondation. La récolte a lieu en août et septembre et, comme pour les olives, les familles entières y participent.

L'arbre produit en moyenne un double décalitre et demi, six doubles décalitres pèsent un quintal. La production pour 1932 peut être évaluée à 400 quintaux.

3° *Les Caroubiers.* — Environ 500 pour tout le douar sont plantés et greffés par les indigènes. Ils

commencent à rapporter au bout de 10 ans et durent 30 ans. La récolte est faite en septembre par l'ensemble des habitants. La production de l'année 1932 peut être évaluée à 400 quintaux.

4° *La Vigne*. — C'est surtout de la vigne de treille, donnant un excellent raisin de table, réputé dans la région. Le pourtour des pieds de vigne est labouré et bêché en mars et avril. Les indigènes ignorent le sulfatage. La vendange se fait au moins en septembre, la production de 1932 est de 150 quintaux.

5° *Les Orangers*. — 150 dans le douar produisant 60 quintaux d'oranges (1932), récoltées au mois de février.

6° *Les Citronniers*. — Environ 30 rapportant 10 quintaux (1932) récoltés aux mêmes époques que les oranges.

7° *Les Abricotiers*. — 30 rapportant 15 quintaux récoltés en juillet.

8° *Les Pommiers*. — 60 rapportant 40 quintaux récoltés en juillet.

9° *Les Péchers*. — 25 rapportant 10 quintaux récoltés en juillet.

10° *Les Amandiers*. — 250 rapportant 65 quintaux récoltés en juillet.

11° *Les Néfliers*. — 15 rapportant 4 quintaux récoltés en juillet.

12° *Les Noyers*. — 30 rapportant 3 quintaux récoltés en juillet.

13° *Les Poiriers*. — 15 rapportant 10 quintaux récoltés en juillet.

14° *Les Pruniers*. — 20 rapportant 5 quintaux récoltés en juillet.

15° *Les Grenadiers*. — X rapportant 85 quintaux, récoltés en juillet.

C. ELEVAGE

L'élevage est la grande ressource de la région après l'agriculture proprement dite. Les dernières statistiques officielles qui ont pu nous être communiquées par l'administration, nous indiquaient qu'il existe au douar Aghbal 403 bovins et 3.665 ovins ou caprins.

Les bœufs de la région, sont des animaux de petite taille, sobres et résistants, fort utiles pour les travaux de labour.

Les indigènes se séparent difficilement de ces précieux auxiliaires. Pourtant il arrive quelquefois qu'un bœuf soit vendu au marché de Gouraya. Leur nourriture ne coûte pratiquement rien. Exceptionnellement, il leur est donné une ration de guercellah lorsqu'ils ont un effort considérable à fournir. Quelques vaches efflanquées sont de médiocres laitières. Les indigènes consomment surtout le lait de chèvre. Les chèvres sont beaucoup plus nombreuses que les moutons. Elles sont par excellence, des animaux de montagne dont l'élevage ne coûte rien. On peut évaluer à plus de 3.000 le nombre des chèvres d'Aghbal.

Les bêtes de somme sont : les ânes (136) et les mulets (45). Certains ânes ont été élevés dans la région. Par contre les mulets ont tous été achetés au dehors et ne

peuvent pas en conséquence, figurer à notre chapitre production.

Il nous faut encore mentionner ici pour être complet l'élevage de la volaille. Il est réservé aux femmes, les hommes considérant que c'est une sorte de travail peu digne du sexe masculin.

2° L'Industrie locale

La principale industrie locale est celle de l'habitation. Les gourbis de cette région offrent un aspect tout à fait particulier. Ils sont très bas et de forme rectangulaire, recouverts de terre et toujours adossés à une pente montagnaise que le toit fortement incliné semble prolonger. Il est parfois difficile de les distinguer de la paroi de la montagne. Au cours de nos excursions, il nous est arrivé fréquemment de nous trouver tout à coup sur le toit d'une de ces curieuses maisons.

Il n'y a pas de village important à Aghbal. Les habitations sont disséminées par petits groupes de cinq ou six sur toute la surface du douar. La plus grosse agglomération se trouve à la fraction Solaya; encore ne s'agit-il que d'une trentaine de gourbis tout au plus. Dans cette dernière fraction les bâtiments sont alignés les uns à côté des autres par étages successifs, qui font penser aux étages de cultures que l'on rencontre dans certaines régions de la France. Quelquefois 4 corps de bâtiments sont réunis en un carré possédant une sorte de cour intérieure en son centre.

M. le Professeur PELETIER, qui nous accompagnait au cours de l'un de nos voyages, a bien voulu nous indiquer, que par leur aspect général, ces sortes de

gourbis se rapprochaient beaucoup des constructions du moyen Atlas.

Les dimensions et la structure des constructions présentent à peu près les mêmes caractéristiques dans tout le douar. La longueur moyenne de l'édifice est d'environ 7 mètres sur 4 mètres de large et 2 m. 50 de hauteur dans la plus grande dimension. Le toit, fortement incliné en prolongement de la pente à laquelle il est adossé, est fait d'un clayonnage de perches de pins supportant un amas de feuilles sèches. Il est soutenu par une longue solive centrale également en bois de pin, le tout est recouvert de boue desséchée. Les murs sont faits de pierres et de boue également desséchée. A l'intérieur, au centre, une colonne ordinairement en bois d'olivier, est surmontée d'un très curieux chapiteau offrant une grande ressemblance avec la forme classique et bien connue des chapiteaux romains. Cette colonne est destinée à soutenir la solive centrale. Il n'y a que deux ouvertures dans l'habitation, une petite lucarne d'environ 0 m. 50 de hauteur sur 0 m. 30 de largeur et une porte de 1 m. 70 sur 1 mètre. L'unique pièce comprend deux parties assez faciles à distinguer, de tailles à peu près égales. Un côté sert de lieu de réunion pour les repas, les différents travaux domestiques et au besoin pour recevoir les amis et connaissances. Au centre de cet emplacement et à même le sol se trouve un petit fourneau qui sert à la cuisson des aliments. Le deuxième côté de la pièce peut lui-même se subdiviser en deux régions différentes. C'est d'abord, une sorte de grenier fait d'un clayonnage en roseaux, il sert de chambre à coucher, et se trouve à 1 m. 50 du sol. Au-dessous,

l'étage inférieur sert d'étable. Une série d'amphores en terre séchée dont certaines atteignent jusqu'à 1 m. 50 de hauteur sont placées le long des murs. Elles sont fabriquées par les femmes de la région et servent à accumuler les provisions alimentaires.

Ce sont les indigènes, eux-mêmes, qui se chargent de la construction de leur gourbi. Ils font appel, pour cela, à leurs amis et à toutes les personnes désireuses de les obliger. Quelques hommes réputés pour leur habileté, consentent à prêter leur aide bénévole pour les opérations de direction de la construction. Le plus gros travail est l'abattage et le transport de la longue solive centrale. Une cinquantaine d'hommes au moins sont nécessaires pour ce travail de force. Le reste de l'ouvrage: transport des pierres, ramassage des perches, construction des murs est fait par les hommes, les femmes et les enfants. Aucun des participants ne reçoit de rétribution en monnaie. La coutume du pays exige simplement que le travail terminé, le propriétaire de l'habitation offre une fête avec le traditionnel couscous et les friandises du pays.

A côté de l'habitation, il existe d'autres industries d'importance secondaire, telles que la fabrication des amphores déjà mentionnées. Elles sont faites de terre séchée et de paille. Les femmes fabriquent également des poteries destinées à l'usage domestique. Les indigènes d'Aghbal savent encore faire des outres en peau de chèvre tannée. Elles servent ordinairement au transport de l'eau. Enfin, ils confectionnent eux-mêmes le principal outil de la production agricole, la charrue rustique dont ils se servent pour le labour de leurs

terres. Cet instrument a la forme bien connue de l'« araire » antique,

Les habitants de la région l'ont pourtant améliorée en prenant l'habitude de lui fixer un sabot d'acier acheté dans le commerce à Gouraya. Ce genre de charrue sert à retourner la terre sur le grain fraîchement semé plutôt qu'à labourer profondément. A cet effet, le semeur marche devant le laboureur et jette le grain qui est immédiatement recouvert par l'araire.

Au Muséum de Cherchell, une mosaïque romaine fort bien conservée, nous a permis de constater que le travail de la terre n'a pas différé depuis des siècles. On distingue nettement sur cette mosaïque le semeur jetant son grain à la volée et derrière lui, attelée de deux bœufs, une charrue exactement semblable à celle qui est employée encore de nos jours.

DEUXIEME SECTION

L'ORGANISATION DU TRAVAIL DE PRODUCTION

Poursuivant notre étude de la production locale, nous allons examiner maintenant la deuxième question que nous nous étions proposée. Comment produit-on? L'organisation de la production correspond-elle au cycle économique établi par WALRAS dans le passage que nous avons reproduit dans notre Introduction? La distinction de deux marchés: marché des services et marché des produits, la différenciation des éléments de la production, nature, capital, travail, la rétribution par l'entrepreneur de chacun de ces éléments sur le marché des services, la mise en vente des produits sur le marché des produits?

Dans le petit monde que nous étudions et bien que le contact de la civilisation, comme nous le verrons par la suite, tende de plus en plus à transformer le système de jadis, nous pouvons constater que pour la production locale tout au moins, l'organisation que nous venons de présenter plus haut n'est pas du tout réalisée. Il n'y a pas de marché des services, il n'y a pas de marchés des produits, il n'existe pas d'entrepreneurs et aucune rétribution séparée des éléments nature, capital, travail.

A Aghbal, quant à la production locale, toute l'activité économique est restreinte au cadre de la famille, du foyer. Le foyer est une organisation qui possède les trois éléments nature, capital, travail, qui opère lui-même la réunion de ces trois éléments et se charge de la répartition et de la consommation des produits, en son sein. La plus grande partie des produits du sol sont consommés en nature; pour cette partie tout au moins, le douar est donc soumis à un régime d'économie naturelle.

Les 2.067 habitants du douar Aghbal sont répartis en 376 foyers (c'est-à-dire familles vivant sous un même toit). Un simple calcul peut nous apprendre qu'un foyer moyen de la région se compose de cinq à six personnes. Ce chiffre n'est pas un nombre hypothétique, démenti par la réalité des faits, comme il arrive bien souvent en pareil cas. L'observation nous a prouvé qu'il correspondait à la réalité. Les habitants de la région vivent bien par petits groupes très uniformes. Dans chaque habitation nous pouvons retrouver à peu près la même composition familiale, père, mère, deux ou trois enfants rarement au-dessus de 12 ans, un ou deux ascendants. Cette composition peut paraître étonnante. Si l'on veut bien se souvenir que dans notre paragraphe consacré à l'élément démographique, nous avons fait ressortir que les indigènes étaient extrêmement prolifiques, on voudrait voir dans chaque famille, un nombre plus considérable d'enfants. En réalité il y en a davantage, c'est un fait certain, mais il ne faut pas oublier qu'à partir de 13 ans, les filles sont mariées et sortent du foyer, quant aux garçons il n'est pas rare de les voir émigrer même lors-

qu'ils sont encore très jeunes. Les seuls enfants qui restent au foyer sont donc nécessairement en bas âge. Chaque famille, chaque foyer, possède quelques hectares de terre qu'il cultive. Tout le monde participe au travail: hommes, femmes et enfants, deux grandes lois président à la division du travail:

1° la différence de sexe et d'âge,

2° le rythme des saisons.

Comme dans toutes les sociétés primitives, c'est la femme qui est astreinte aux travaux les plus nombreux, sinon les plus durs; elle s'occupe des soins du ménage, du ramassage du bois, de la confection des poteries, de quelques travaux de couture, de l'élevage des volailles et enfin elle prend une part active aux travaux de culture. Les enfants, très jeunes, vont garder le bétail et participent au ramassage des récoltes. Le travail de l'homme est plus spécialement le travail des champs, surtout pendant la période de semailles et de labours. En dehors de ces périodes, il a de plus en plus tendance à s'expatrier pour aller s'employer en dehors en qualité d'ouvrier, ainsi que nous le verrons plus tard.

Le rythme des saisons, bien plus que la différence de sexe et d'âge, détermine le travail dans le courant de l'année. On peut distinguer deux périodes de gros travail pour le foyer:

1° La période des semailles et des labours, novembre, décembre, janvier. Nous avons déjà dit que ce sont les hommes qui se chargent plus spécialement de ces besognes. A cette époque la saison est mauvaise, les jours de pluie nombreux, le travail est donc inter-

mittent et ne représente guère plus qu'une cinquantaine de journées effectives. Cette période des labours correspond à peu près à l'époque de la récolte des olives, les femmes et les enfants en sont plus spécialement chargés.

2° La deuxième période, est la période des moissons juillet-août, elle correspond également avec la récolte de la plupart des arbres fruitiers : abricots, pêches, amandes, figues, poires, pommes, etc., c'est donc là en réalité la grande période d'activité de l'année. Le travail est régulier et intensif pour deux raisons : d'abord parce que le temps le permet, ensuite parce que le fellah a hâte de rentrer sa récolte exposée à la sécheresse ou à la maraude. Pendant une période de 50 jours environ, hommes, femmes et enfants, travaillent très régulièrement du lever du jour à la nuit.

En dehors des deux grandes périodes de travail, l'activité au foyer se ralentit considérablement, les femmes il est vrai ont toujours à peu près la même besogne quotidienne à accomplir, par contre les hommes sont plus libres, c'est le moment qu'ils choisissent alors pour aller s'employer au dehors.

Les instruments de travail employés par les cultivateurs sont les plus rudimentaires. Le principal de ces instruments est la charrue rustique dont nous avons déjà parlé. Une cinquantaine de familles seulement en possèdent dans le douar, celles qui en sont dépourvues travaillent la terre à la pioche ou louent aux familles plus fortunées, l'ensemble charrue et bêtes à raison de 25 francs pour la durée du labour. (La nourriture des bêtes restant à la charge du locataire). Presque toutes les familles possèdent de menus



Une pierre dressée blanchie à la chaux marque l'endroit
où un marabout a accompli une action mémorable



Un passage du chemin de montagne qui relie Aghbal
à la route du littoral Alger-Ténès

outils achetés à Gouraya: pioches, binettes, crochets, serpes, pioches-hache, faucilles.

Si le système de l'entreprise familiale tel que nous l'avons défini plus haut constitue le mode type d'organisation du travail à Aghbal, il comporte pourtant quelques variantes que nous allons mentionner.

LE COMPLANT

Quelquefois, le propriétaire est trop âgé et sa famille est incapable de travailler seule la terre. Il existe dans ce cas deux sortes d'associations possibles, en général usitées pour la plantation d'arbres fruitiers.

Première forme. — Le propriétaire se met en rapport avec le cultivateur désireux de travailler sa terre, on estime la valeur du terrain un peu au-dessous de sa valeur réelle, celui qui est chargé de la plantation verse en argent la moitié de l'estimation globale; lorsque les arbres entrent en rapport, on partage arbres et terres.

Deuxième forme. — Il n'est pas fait d'estimation de la propriété, le terrain est confié à la personne chargée de planter les arbres, lorsque ceux-ci entrent en rapport on partage seulement la partie qui a été effectivement plantée, le reste revenant de droit au propriétaire.

En dehors de ces deux formes de complant, il existe un autre procédé pour s'assurer les services d'un travailleur. C'est le procédé assez curieux que nous avons déjà mentionné dans notre premier chapitre du mariage mechrout. Reppelons pour mémoire, que le mechrout est un ouvrier qui vit maritalement avec la veuve

propriétaire ou avec la fille du propriétaire, sans recevoir aucune rétribution. Il est seulement nourri et logé.

Le système de l'entreprise familiale que nous venons d'étudier avec ses quelques variantes a fonctionné pendant de longs siècles, il continue à fonctionner pour la production agricole, mais celle-ci ne suffit plus à satisfaire les besoins des familles. La quantité des terres cultivées est des plus restreinte (900 hectares pour 2.067 habitants). La population est en constante augmentation et quoique cette augmentation soit tempérée quelque peu par l'émigration, elle est tout de même assez forte. La propriété moyenne (900 hectares pour 376 familles représente à peine 2 hectares et demi de terres d'une médiocre fertilité. De plus en plus, l'homme comprend la nécessité d'aller s'employer comme ouvrier dans les riches propriétés européennes de Cherchell à Castiglione. La plupart du temps c'est l'ascendant resté au gourbi qui est maintenant chargé du travail des champs. Quelquefois, et ceci est un phénomène tout à fait récent, il arrive que plusieurs propriétaires possédant quelques ares de terres, s'entendent ensemble pour cultiver à tour de rôle la totalité des terres réunies en une seule propriété. Ce procédé permet à beaucoup d'indigènes de s'absenter plus longtemps et avec plus de sûreté. Enfin, dernier terme de l'évolution, une ébauche de salariat peut être observée depuis peu à l'intérieur même du douar.

Une quinzaine de familles, parmi les plus riches, emploient aujourd'hui un ouvrier qui reçoit 100 francs pour la durée de son engagement (durée de la saison).

Nous pouvons tirer de notre étude de la production locale la conclusion suivante: Nous nous trouvons quant à cette production placés sous un régime d'économie naturelle classique: travail familial, répartition du travail par sexe et âge, rythme des saisons, absence presque totale de travailleurs salariés, connaissances techniques rudimentaires. Dans nos chapitres suivants: circulation, répartition, consommation nous ne retrouverons plus ces caractères. Nous relèverons chaque fois, et de plus en plus, des transformations définitives apportées à l'organisation primitive.

CHAPITRE III

LA CIRCULATION

Après avoir énuméré dans notre chapitre « production », les différents produits d'Aghbal et essayé de donner un aperçu de l'organisation du travail, nous devons logiquement nous demander maintenant : que deviennent les produits ?

Nous savons déjà qu'une grande partie de ces produits est consommée en nature ; nous retrouverons cette partie dans notre chapitre consommation. Une deuxième part qui tend à devenir importante n'est point consommée dans les familles. Que devient-elle ? L'étude de la circulation va nous permettre de répondre à cette question. Mais ce même chapitre va nous conduire en même temps à aborder toute une série de sujets intéressants pour nos recherches.

Dans une société moderne, la « circulation », englobe une prodigieuse quantité de manifestations : commerce, crédit, transport, monnaie, prix. etc... Dans un petit centre comme celui que nous étudions, ce sont ces mêmes manifestations que nous allons retrouver à l'état embryonnaire. Certaines, comme le commerce extérieur, auront déjà atteint un assez grand développement, alors que d'autres, comme le crédit, seront

pratiquement inexistantes. Pour envisager successivement et avec méthode des questions si complexes nous allons nous demander d'abord :

Si la part des produits du sol non consommés dans les familles, reste à l'intérieur du douar et est échangée entre les habitants ; ou bien si elle est dirigée vers l'extérieur en totalité ou pour partie. Tout ceci revient à étudier la question de savoir s'il existe « un commerce intérieur à Aghbal ».

Nous aborderons ensuite l'étude du commerce extérieur d'exportation.

Les produits du sol ne suffisent pas à satisfaire aux besoins de la population qui achète au dehors les biens qui lui font défaut ; il existe donc un « commerce extérieur d'importation » que nous devons envisager après l'exportation. Mais, cela étant fait, et de même qu'au chapitre production nous avons étudié le « mécanisme de la production », l'entreprise familiale, il nous faudra ici étudier le « mécanisme des échanges ».

Tout d'abord ; de quelle façon s'opère le déplacement matériel des marchandises, « le transport » ? Nous pourrions nous demander ensuite, si le transfert de propriété du producteur local à l'acheteur étranger, ou du vendeur étranger à l'acheteur local s'opère directement ou non ? N'existe-t-il pas à l'intérieur du douar des indigènes se chargeant en intermédiaires de cette opération en « achetant pour revendre » ; en un mot n'existe-t-il pas des « commerçants locaux » ? Enfin, dernière question, quel est le mode des échanges, troc ou monnaie ?

Nous verrons successivement en respectant l'ordre de ces questions :

- 1° Le commerce intérieur;
 - 2° Le commerce extérieur d'exportation;
 - 3° Le commerce extérieur d'importation;
 - 4° Le transport ;
 - 5° Les commerçants;
 - 6° Le mode des échanges (monnaie, troc).
-

PREMIERE SECTION

LE COMMERCE INTÉRIEUR

Le commerce intérieur est pratiquement inexistant. nous n'en avons pu relever qu'un seul exemple. Tous les dix ou quinze ans, les indigènes de la Grande Kabylie, viennent s'installer dans le douar pendant quelques mois. Durant cette période, ils achètent aux habitants de la région un certain nombre de peupliers. Ils abattent ces arbres et les travaillent sur place pour en faire des plats à couscous. Une partie, d'ailleurs assez faible, des plats est vendue sur place. Le reste est emporté par les kabyles et vendu au dehors. Pour la partie vendue sur place, il y a bien commerce intérieur, puisque la marchandise travaillée ne sort pas du douar. Il est à remarquer que les artisans se chargeant de ce travail sont des étrangers ⁽¹⁾.

La totalité des produits non consommés dans les familles, à cette rare exception près, est acheminée vers l'extérieur. Cette absence d'échange à l'intérieur du douar, ne doit pas nous surprendre, elle s'explique très facilement par ce que nous savons des produits

(1) Les ouvriers kabyles ne travaillent que des peupliers de forte taille, les troncs sont sciés et passés au tour. Le grand intervalle, dix ou quinze ans, qui sépare les séjours au douar des Kabyles, permet aux jeunes arbres d'atteindre le développement nécessaire à leur utilisation.

locaux. Les familles produisent toutes à peu près les mêmes sortes de biens, (produits agricoles ou produits d'élevage), le supplément non indispensable qui va à la circulation est le même pour toutes, par suite, l'échange devient impossible.

DEUXIEME SECTION

LE COMMERCE EXTÉRIEUR

EXPORTATION

La situation géographique du douar permet d'acheminer les produits vendus en dehors vers deux directions différentes. Soit vers le Nord, le littoral, et plus particulièrement les villages de Gouraya et Dupleix, soit vers le Sud, la plaine du Cheliff, le centre européen le plus rapproché dans cette dernière direction est Carnot. Le premier courant est de beaucoup le plus important, parce que Gouraya et Dupleix sont plus rapprochés d'Aghbal que Carnot, et que de ces deux points, l'acheminement peut se faire plus rapidement vers les grands marchés comme Cherchell et même Alger.

Nous allons reprendre, dans l'ordre où nous les avons examinés au chapitre production, les différents produits sortant du douar.

A. LA PRODUCTION SPONTANÉE

La production spontanée ne donne pas lieu à un commerce d'exportation. Indiquons simplement qu'un certain nombre de lots répartis sur la forêt Tazerout-

Hassen, sont mis en adjudication chaque année par l'administration des Eaux et Forêts, pour la fabrication du charbon. Quatre adjudications ont été faites en octobre 1932 représentant la somme globale de 61.400 francs. N'insistons pas sur ce commerce du charbon qui n'intéresse que les adjudicataires, tous européens, habitant les villages du littoral, et n'employant qu'une main-d'œuvre spécialisée d'ouvriers espagnols, tant pour le travail que pour le transport.

Le gibier, chassé en fraude le plus souvent, ne fait pas l'objet d'un commerce important pour les indigènes qui vont en général le vendre à Cherchell.

B. LA PRODUCTION ORGANISÉE

1. *Céréales, légumineuses, légumes*

Les céréales et les légumineuses sont entièrement consommées par les habitants de la région qui n'en produisent pas assez pour eux-mêmes. Quelques légumes sont exportés et vendus, principalement sur le marché de Gouraya, tous les mercredis. Ce sont :

1° Les oignons, 60 quintaux par an, vendus à Gouraya par les producteurs eux-mêmes à raison de 75 francs le quintal, pendant les mois d'août et de septembre.

2° Les concombres, 40 quintaux.

3° Les melons, 40 quintaux, vendus sur le même marché de Gouraya aux mois de mai et juin, au prix moyen de 60 francs le quintal.

4° Les pastèques, 8 quintaux à 70 francs le quintal aux mêmes époques.

5° L'ail, 2 quintaux à 300 francs le quintal, vendu un peu partout, à Gouraya, Dupleix et Carnot.

2. *L'Arboriculture*

L'Arboriculture fournit la presque totalité du commerce d'exportation.

1° Les olives. Sur une production d'environ 1,200 quintaux, 600 quintaux ont été exportés cette année vers Gouraya et Dupleix. Dans ces localités deux commerçants ont le monopole d'achat des olives d'Aghbal. Ce sont: MM. ZEROUALI à Gouraya (450 qx) et BUTON à Dupleix (150 qx). Les olives sont vendues à la fin de la récolte en décembre ou janvier. Le prix en était cette année, de 30 francs le quintal rendu à Gouraya ou Dupleix. Le cours maximum, 80 francs le quintal, a été atteint en 1926. La mesure employée dans la région n'est pas le poids mais la capacité, le double-décalitre pèse 15 kilos.

2° Les figues. Sur une production de 400 qx, 160, environ, ont été écoulés cette année, sur la vallée du Chélif, à Carnot, vers les mois d'août et septembre. Le prix moyen en était de 75 francs le quintal.

3° Les caroubes. Sur 400 quintaux de caroubes, 160 sont dirigés habituellement vers Carnot au mois d'août ou septembre. Cette année les caroubes n'ont pas pu être vendues, les cours étant tombés très bas (10 francs le quintal) et ne payant plus le transport. Le cours maximum a été atteint en 1926 (55 francs le quintal).

4° Le raisin. Sur 150 quintaux de production, 50 ont été vendus cette année tant à Gouraya qu'à Dupleix à raison de 100 francs le quintal au mois d'août et septembre.

5° Abricots. 12 quintaux vendus à Gouraya à 100 francs le quintal.

6° Pommes. 30 quintaux vendus à Gouraya et Carnot, 115 francs le quintal.

7° Oranges. 45 quintaux vendus à Gouraya et Dupleix, valeur globale de 2.000 francs.

8° Citrons. 8 quintaux vendus à Gouraya et Dupleix prix global 800 francs.

9° Pêches. 8 quintaux à 100 francs le quintal.

10° Amandes. 65 quintaux décortiqués donnant 10 quintaux entièrement vendus à 65 francs le quintal.

11° Nèfles. 4 quintaux à 100 francs le quintal.

12° Noix. 2 quintaux et demi à 350 francs le quintal.

13° Poires, 7 quintaux à 300 francs le quintal.

14° Prunes. 4 quintaux à 80 francs le quintal.

15° Grenades. 20 quintaux à 75 francs le quintal.

Si nous faisons un total des différents nombres donnés, nous obtenons pour les produits agricoles du douar Aghbal le chiffre de 1.270 quintaux exportés, vendus pour un prix total de 61.155 francs.

3. *L'Elevage*

Aux produits de l'agriculture proprement dite, il faut ajouter quelques produits de l'élevage, vendus le mercredi au marché de Gouraya. Il est vendu en moyenne quatre chèvres par semaine, plus rarement un mouton. Le prix moyen de ces bêtes est de 80 frs. Pour l'ensemble de l'année on peut retenir un nombre de 200 ovins ou caprins.

Les bovins sont vendus d'une manière irrégulière et à des prix variables: 200 francs les veaux, 400 francs les vaches, 500 francs les bœufs. Environ une trentaine de ces animaux sont vendus par année.

La Volaille

Il est vendu sur le marché de Gouraya environ six paires, par semaine, de volailles provenant d'Aghbal. Le prix moyen est de 15 francs la paire.

Enfin il faut mentionner, pour chaque semaine, cinq douzaines d'œufs à 3 francs la douzaine. Ces derniers renseignements nous ont été donnés par l'unique marchand de volailles de la région.

L'ensemble des chiffres que nous venons d'indiquer, tant pour les ventes des produits du sol, que pour celles des produits de l'élevage, nous donne un nombre global de 95.105 francs représentant en monnaie le commerce extérieur d'exportation d'Aghbal.

TROISIEME SECTION

LE COMMERCE EXTÉRIEUR D'IMPORTATION

I. L'ALIMENTATION

C'est l'alimentation qui donne lieu au trafic le plus important.

1° L'orge. 2.600 quintaux d'orge, soit deux fois la production du sol, sont importés chaque année provenant soit de Gouraya, soit de Carnot. Le prix en était de 70 francs le quintal cette année.

2° Le blé. 300 quintaux, ont été achetés dans les mêmes régions à 125 francs le quintal.

3° Le gherfallah ou djelban. 100 quintaux à 75 francs le quintal.

4° Les fèves. 50 quintaux à 75 francs le quintal.

5° Pommes de terre. 40 quintaux à 10 francs le quintal.

6° Riz. 10 quintaux à 120 francs le quintal.

Il faut ensuite énumérer d'autres denrées alimentaires telles que :

7° Sucre. 20 quintaux à 400 francs le quintal.

8° Sel. 30 quintaux à 50 francs le quintal.

9° Café. 750 kilos à 18 francs le kilo.

10° Thé, 150 kilos à 20 francs le kilo.

II. A côté de l'alimentation d'autres produits tels que :

11° Le tabac. Les indigènes en font une consommation énorme. 50 paquets par jour sont achetés à 2 frs le paquet.

12° Le savon. 2.000 morceaux par an à 2 fr. 50 le morceau.

13° 500 litres de pétrole par an à 2 francs le litre.

14° Carbone. 200 kilos à 2 francs le kilo.

Notre tableau des achats fait à l'extérieur du douar, doit encore mentionner quelques bêtes de somme achetées très irrégulièrement et très rarement aussi. Les 45 mulets existant dans le douar ont tous été achetés au dehors, ainsi que quelques ânes.

III. L'OUTILLAGE

Les indigènes achètent dans les villages européens les menus outils nécessaires pour la culture de leurs terres :

1° Socles de charrues, 18 francs.

2° Pioches, 10 francs.

3° Binettes, 5 francs.

4° Crochets, 9 francs.

5° Serpes, 5 francs.

6° Pioches-haches, 12 à 15 francs.

7° Faucilles, 9 francs.

Le total de l'outillage possédé par une famille de moyenne aisance représente une centaine de francs. Les outils ne sont renouvelés qu'après usure complète, au maximum tous les quatre ans. En tenant compte de toutes ces considérations, le chiffre d'achat annuel d'outils peut être fixé, très approximativement, à 7 ou 8.000 francs.

IV. LE VÊTEMENT.

Il n'y a pas d'industrie locale du vêtement à Aghbal. Les indigènes achètent donc entièrement au dehors, soit: le vêtement tout fait, c'est la règle générale, soit, exceptionnellement, des étoffes qui sont taillées et cousues par les femmes. Il est très difficile d'évaluer la quantité et le prix des vêtements achetés chaque année par les indigènes. Nous sommes donc obligés de donner des chiffres très approximatifs établis, tant sur des enseignements provenant des indigènes du douar, que par notre expérience personnelle des habitudes des arabes en pareille matière.

Au contraire de ce qui se produit ordinairement dans nos pays civilisés, le vêtement de la femme indigène de la classe moyenne se résume à quelques étoffes colorées, de faible valeur. Le vêtement de l'homme est en général beaucoup plus cher. La tenue classique chéchia, djellaba, gandourah, sarouel, peut être évaluée à un prix global de 150 francs. Les différentes pièces du costume sont renouvelées de façon très irrégulière, mais l'on peut estimer qu'un vêtement complet dure au moins une année. Le vêtement de la femme ne dépasse pas une valeur totale de 50 francs. Les enfants,

sont vêtus de pièces d'étoffe ayant déjà appartenu aux parents, il n'est donc point fait d'achat pour eux. Sur les derniers chiffres que nous venons d'indiquer, et si l'on veut bien tenir compte du nombre total de la population adulte (un millier de personnes hommes et femmes), on peut évaluer à 100.000 francs par an les dépenses de vêtements de toute la région.

QUATRIEME SECTION

LE DÉPLACEMENT MATÉRIEL DES MARCHANDISES

« LE TRANSPORT »

Le tableau général que nous venons de donner, nous a fourni un aperçu des quantités de marchandises qui entrent dans le douar Aghbal et qui en sortent. Reste maintenant à déterminer par quel procédé s'opère le déplacement de ces marchandises.

Dans notre premier chapitre sur le milieu naturel, nous avons déjà situé le douar que nous étudions. Nous avons déterminé sa position géographiquement, en indiquant à quelle distance se trouvaient les centres européens les plus rapprochés, tant vers le Sud, que vers le Nord.

Il n'existe aucune route carrossable dans la région, les indigènes sont donc obligés d'employer pour leurs déplacements et pour le déplacement des marchandises, des sentiers ou des chemins de montagne. La surface du douar est sillonnée d'un grand nombre de ces sentiers, créés pour la plupart du temps par les passages répétés des hommes et des animaux. Nous savons que le douar se trouve dans un cirque entouré de sommets de moyenne altitude, un chemin de mon-

tagne, un peu plus important que les sentiers que nous avons signalés, relie Aghbal à la grande route du littoral Alger-Ténès. Par cette voie, le centre européen qui peut être atteint le plus rapidement, est le village de Gouraya (15 kilomètres), Dupleix est un peu plus éloigné dans la direction de Ténès.

Vers le Sud, un autre chemin à peu près semblable au premier escalade les montagnes, pour aboutir à la plaine du Chélif ou le centre européen le plus rapproché est Carnot. La longueur de ce chemin est d'environ une trentaine de kilomètres. Lorsque le temps est sec, pendant toute la belle saison, le trafic peut se faire assez facilement par ces deux voies. Mais dès que les pluies de la saison hivernale commencent à détremper les terres, les sentiers deviennent presque impraticables, tant aux hommes qu'aux animaux, les pentes étant très fortes et le terrain argileux et glissant. Les seuls animaux employés pour le transport sont les ânes et les mulets. Ces bêtes sobres et résistantes conviennent parfaitement au pays. Lorsque le transport ne se fait pas à dos d'âne ou de mulet, se sont les indigènes eux-mêmes qui s'en chargent; ils ne transportent d'ailleurs que de faibles quantités de marchandises, surtout à l'importation (vêtements et quelques denrées alimentaires de première nécessité). Le transport peut se faire en quantité plus massive au moment des récoltes, les indigènes ayant intérêt à vendre le plus rapidement possible. Il n'y a pas de service de transport des marchandises, aucun indigène de la région ne se chargeant spécialement de ce genre de travail. D'ailleurs les 136 ânes et les 45 mulets appartenant à des particuliers suffisent ample-

ment au trafic dans les deux sens. On peut estimer environ à 100 kilos la charge qui peut être transportée par un mulet, à 80 kilos celle d'un âne. Avec un tel chargement ces animaux peuvent effectuer un voyage complet aller et retour soit vers le littoral, soit vers le Chélif et Carnot, quoique la distance soit plus considérable. Ces déplacements se font naturellement dans le courant d'une journée (3 heures de trajet vers Gouraya et 6 heures vers Carnot). A l'un de nos derniers déplacements, nous avons pu voir des mulets effectuer deux voyages successifs aller et retour entre Gouraya et Aghbal, soit une soixantaine de kilomètres dans la journée; ils transportaient presque constamment des voyageurs, hommes adultes pesant en moyenne 80 kilos. Un schéma, purement théorique évidemment, va selon nous prouver d'une manière certaine que les bêtes de somme sont en nombre amplement suffisant pour le petit commerce qui se fait entre Aghbal et l'extérieur. En effet, avec les chargements indiqués plus haut, on peut admettre que l'ensemble des 136 ânes et 43 mulets peuvent transporter 150 quintaux dans une journée. Si nous faisons le relevé, en poids, des marchandises dont nous avons donné la nomenclature dans le paragraphe précédent, nous avons un total de 1200 quintaux à l'exportation qui représenterait tout au plus une dizaine de voyages, ou si l'on préfère, une dizaine de journées de travail pour la totalité des animaux travaillant continuellement. Pour l'importation, si l'on veut bien ne tenir compte que des seules matières alimentaires, nous avons un total de 3.200 quintaux importés, représentant 26 jours de travail pour l'en-

semble des animaux du douar. Donc, au total, entre l'importation et l'exportation, nous n'aurions que 36 jours de travail par an, pour les bêtes de somme, si celles-ci travaillaient toutes ensemble et d'une manière continue. Mais ce chiffre, peut encore être réduit par la considération suivante: la plupart du temps le trafic se fait dans les deux sens à chaque voyage, c'est-à-dire que chaque fois, l'animal qui emporte la marchandise exportée, remonte au douar dans la même journée avec les achats qui ont été faits par son propriétaire. Il reste bien entendu comme nous l'avons déjà dit qu'il ne s'agit que d'un raisonnement purement théorique, ne correspondant pas à la réalité, puisque d'une part, les animaux ne travaillent qu'irrégulièrement, au gré de leurs propriétaires, et que d'autre part, on leur fait rarement transporter le maximum de charge qu'ils peuvent recevoir, surtout lorsqu'il s'agit d'importations de matières alimentaires, qui sont achetées au fur et à mesure, au gré des besoins et des moyens de chaque famille.

Il n'y a guère qu'une seule période où le transport se fasse d'une façon intensive, c'est pendant la période de la récolte et de la vente des olives. Pendant quelques jours les animaux transportent bien alors le maximum de charge qu'ils peuvent emporter. Les producteurs qui ont effectué le déplacement avec leurs animaux reçoivent le prix du transport (7 francs par quintal d'olives entre Aghbal et Gouraya).

CINQUIEME SECTION

LES COMMERÇANTS

Nous venons de décrire par quels procédés matériels s'opère le déplacement des marchandises entre Aghbal et l'extérieur. Nous devons nous demander maintenant comment s'opère le déplacement juridique de propriété. S'il est direct, entre producteurs ou acheteurs locaux et l'extérieur; ou s'il existe des intermédiaires spécialisés, c'est-à-dire des commerçants.

1° EXPORTATION

La majorité des produits exportés sont vendus par les producteurs qui se chargent également du transport. Ces ventes se font, soit à des commerçants de l'extérieur comme MM. ZEROUALI et BUTON, qui ont le monopole d'achat des olives d'Aghbal, soit sur les marchés de Gouraya, soit enfin dans la plaine du Chélif.

Pourtant quelques indigènes plus industriels, ou poussés par la nécessité, augmentent leurs revenus par quelques entreprises commerciales de faible importance. Ce sont d'abord :

Les bouchers. — Il n'y a pas à Aghbal de boucherie installée, vendant régulièrement de la viande, les indigènes que nous désignons sous le nom de bou-

chers, n'exercent cette profession que de manière très irrégulière. Ils se rendent quelquefois au marché de Gouraya, achètent sur place les animaux pour la boucherie, les tuent, les débitent immédiatement et les remettent aussitôt en vente sous la forme de viande de boucherie. Ces indigènes, comme tous les habitants du douar, sont des cultivateurs occupés la plupart du temps au travail de leurs terres. Le métier de boucher, n'est donc pour eux qu'un moyen exceptionnel d'accroître leurs ressources.

Le marchand de volailles. — Un autre personnage, peut être considéré comme tendant à se spécialiser dans le commerce, c'est le marchand de volailles. Le commerce des volailles est tenu en grand mépris par la population mâle, l'élevage de ces animaux et leur vente étant laissée aux femmes. Le marchand de volailles exerce une sorte de profession inférieure, il est le personnage ridicule, objet des sarcasmes. Son commerce est néanmoins fructueux, il achète à vil prix aux femmes qui ne savent pas marchander. D'une manière à peu près régulière cinq à six paires de volailles sont vendues par lui au marché de Gouraya, tous les mercredis. Il se charge aussi du commerce des œufs. Comme le boucher, en temps ordinaire, il s'occupe du travail de la terre.

Là s'arrête le début de spécialisation que nous avons pu remarquer en matière de commerce d'exportation.

2° IMPORTATION

Pour l'importation la spécialisation commerciale en est encore également à ses débuts. La plus grande

partie des achats sont encore faits directement par les consommateurs du douar aux commerçants européens de Gouraya, Dupleix et Carnot. Mais, pourtant, la tendance se manifeste plus nettement qu'à l'exportation, de l'établissement d'un commerce local.

Les épiciers. — Il y a quatre épiciers dans le douar, deux à la fraction Belafia, un à la fraction Beni-Baghti, et un quatrième à la fraction Solaya. Ils ne vivent pas exclusivement de leur commerce et continuent à exercer le métier de cultivateur. C'est ainsi, que nous avons pu apprendre que le principal d'entre eux possédait, outre son fonds de commerce, une propriété de 16 hectares comprenant: 12 hectares de terres de labours, un demi hectare de vergers, 3 hectares et demi de parcours, avec un cheptel de 2 bovins, et 54 ovins et caprins. Ce commerçant est donc pour la région un riche propriétaire foncier. La petite échoppe des épiciers ne contient que quelques marchandises de première nécessité: orge, blé, sucre, sel, savon, pétrole, carbure, tabac et quelques friandises indigènes. Les boutiques ne sont pas ouvertes régulièrement et ne reçoivent qu'assez rarement la visite des acheteurs. Ce sont donc plutôt des sortes de petits dépôts où sont accumulées quelques marchandises dont le douar ou la fraction peut avoir besoin, exceptionnement, quand pour une cause quelconque le trafic avec l'extérieur se trouve interrompu.

LES CAFÉS MAURES

La spécialisation devient complète avec les cafés maures. Ils sont au nombre de trois, fraction Belafia,

Beni Baghti et Solaya. Le plus important se trouve dans la fraction Belafia, son propriétaire est un ancien militaire retraité. Les cafetiers, à l'inverse des autres commerçants, paraissent vivre presque exclusivement de leur commerce. Ils n'ont pas, croyons-nous, de propriété foncière, ou tout au moins, les quelques droits qu'ils peuvent posséder sur des terres indivises, ne leur fournissent que des ressources secondaires.

Le café maure est le lieu de réunion, la Djemâa disent les indigènes. C'est une sorte de cercle, où l'on aime se retrouver devant une petite tasse de café, ou de thé, pour d'interminables causeries sur la moisson, la récolte des olives, les événements du dernier marché de Gouraya, les procès relatifs à des questions de partage, etc., etc...

On y fait aussi, très gravement, de longues parties d'échecs et de dominos. Pendant les longs après-midi d'hiver, lorsque la pluie ou la neige tombe au dehors et rend impossible le travail des champs, le café maure reçoit la visite d'un grand nombre de clients qui aiment son atmosphère chaude, embuée de vapeur de tabac. Le bâtiment lui-même par son aspect, ne diffère guère des autres habitations de la région. Il est seulement plus vaste, la toiture est plus haute. A l'intérieur, c'est une vaste pièce rectangulaire percée de deux fenêtres et d'une porte. Sur l'un des côtés, contre le mur, se trouve un foyer muni d'une cheminée. Quelques nattes, marquent la place d'honneur destinée aux hôtes de marque. Le caïd l'occupe chaque fois qu'il rend visite au café maure. Les clients ordinaires s'accroupissent les uns à côté des autres, le dos au

mur, ou quelquefois, apportent eux-mêmes une petite natte pour s'installer plus commodément.

Ce sont les cafés maures qui achètent à Gouraya les trois quarts de l'importation de café, thé et sucre. On peut donc évaluer à: 120 kilos de thé, 500 kilos de café et 15 quintaux de sucre leurs achats, sur le littoral, aux fournisseurs européens. Le café est connu dans la région depuis une époque probablement ancienne, le thé par contre, n'a été adopté que très récemment par la population. Ce sont des ouvriers marocains travaillant aux mines de fer de Larhat, alors en exploitation, qui auraient fait connaître cette dernière boisson à la population du douar Aghbal. L'usage du thé remonterait donc à une vingtaine d'années.

Le cafetier est un personnage considérable. C'est un commerçant réputé riche, il est en général beau parleur et vit largement. Son travail est des plus faciles, mais il est trop grand seigneur pour servir lui-même ses clients. C'est un jeune parent, qui se charge de cette besogne ingrate, il se contente, quant à lui, de recevoir les visiteurs avec de grandes formules de politesse.

Les quelques indications que nous venons de donner sur les commerçants du douar Aghbal, nous permettent, une fois de plus, de contrôler cette tendance générale d'évolution et de transformation des mœurs primitives, sur laquelle nous avons dès les débuts appelé l'attention de nos lecteurs.

LE MODE DES ÉCHANGES

La presque totalité du commerce d'Aghbal se fait avec l'extérieur, en particulier avec les centres européens. Le mode des échange est donc le système européen, français, de l'échange en monnaie. Nous n'avons rien à dire de particulier à ce sujet, si ce n'est que les habitants se sont incorporés très rapidement à notre système de mesure de la valeur. Nous avons pu toutefois, et ceci est plus intéressant, relever une très curieuse survivance, du troc en nature, qui a précédé dans toutes les sociétés, le système monétaire.

On nous a affirmé, que dans la plaine du Chélif, les habitants du douar échangent volontiers les caroubes et les figues qu'ils produisent contre de l'orge. La coutume veut que les figues et l'orge soient échangées à poids égal, alors que l'orge est échangée contre deux fois son poids de caroubes. Ces proportions seraient paraît-il fixées, et observées, depuis une époque très reculée. Aujourd'hui pareil échange ne peut avoir lieu en observant de telles proportions, que lorsque les cours des différentes marchandises correspondent à peu près aux valeurs suivantes : figues et orge même prix, et caroubes valant la moitié du prix de l'orge. Les com-

merçants de l'extérieur n'acceptent évidemment le troc qu'à la condition qu'il n'y ait pas perte pour eux. Les indigènes de la région n'ignorent rien des cours, ils ne voudraient donc pas eux aussi échanger en perdant trop. Lorsque le troc est possible dans les conditions indiquées, les habitants ont volontiers recours à ce système d'échange.

Il faut bien considérer, qu'ils ne vont vendre la plupart du temps leurs produits que dans le but précisément de se procurer l'orge, qui est leur principale nourriture, et que le douar ne produit pas en quantité suffisante. L'orge, plus que notre monnaie, représente à leurs yeux la richesse désirable. C'est une monnaie, une mesure, elle est utile à tous, aux plus riches comme aux plus pauvres.

BALANCE DU COMMERCE D'AGHBAL

EXPORTATION

Olives	600	quintaux	18.000
Figues	160	—	12.000
Caroubes	160	—	1.600
Raisin	50	—	5.000
Orangers	45	—	2.000
Abricotiers	12	—	1.200
Citronniers	8	—	800
Pommiers	30	—	3.450
Pêchers	8	—	800
Amandiers	10	—	650
Néfliers	4	—	400
Noyers	2	— 1/2	875
Poiriers	7	—	2.100
Pruniers	4	—	320
Grenadiers	20	—	1.500
Oignons	60	—	4.500
Concombres	40	—	2.400
Pastèques	8	—	560
Melons	40	—	2.400
Ail	2	—	600
Totaux	1.270	— 1/2	61 155

Elevage :

Bovins	30	12.000
Chèvres et moutons	200	16.000
Volailles	700 paires	5.200
Œufs	250 douzaines	750
Total général		95.105

IMPORTATION

Orge	2.600 quintaux	182.000
Blé	300 —	37.500
Guerfella	100 —	7.500
Fèves	50 —	3.750
Pommes de terre	40 —	400
Riz	10 —	1.200
Sucre	20 —	8.000
Sel	30 —	1.500
Café	7 — 1/2	13.500
Thé	1 — 1/2	3.000
Carbure	2 —	400

Total 3.161

Tabac, 1.800 paquets	36.000
Pétrole, 500 litres	1.000
Savon, 2.000 morceaux	5.000
Vêtements homme	75.000
Vêtements femme	25.000
Outils	7.000

Total général 407.750

CHAPITRE IV

LA RÉPARTITION DES RICHESSES

Dans le paragraphe consacré à l'organisation du travail à Aghbal, nous avons déjà donné un aperçu de la répartition des propriétés foncières à l'intérieur du douar. Nous savons déjà que le foyer, dans ce pays, est une sorte d'organe économique, qui groupe tous les éléments qu'on a l'habitude de désigner en économie politique par les noms de : nature, capital, travail, entreprise, etc... C'est de la propriété foncière, de son exploitation, que le foyer tire une grande partie des ressources nécessaires à la subsistance des membres de la famille qui le composent. La région d'Aghbal est très pauvre, les indigènes n'accumulent point de capitaux, le commerce est presque inexistant, nous n'avons trouvé nulle part trace d'entreprise industrielle. Toutes ces considérations simplifient considérablement nos recherches sur la répartition des richesses à Aghbal.

Dans une société évoluée, la richesse des individus se mesure soit en capitaux, à l'argent liquide qu'ils peuvent posséder; soit à l'importance des entreprises commerciales ou industrielles dont ils sont propriétaires, soit enfin, à la valeur de leur propriétés foncières.

A Aghbal, dans ce monde simplifié, c'est uniquement cette dernière mesure, la propriété foncière, qui peut servir à déterminer les fortunes des différents foyers. L'étude de la répartition des fortunes doit donc se confondre avec l'étude de la répartition de la propriété foncière.

Le problème ne se présente plus de la même façon si l'on envisage la question de la distribution des revenus. Dans le système économique en voie de transformation qu'est le douar Aghbal, les revenus provenant du travail de l'entreprise familiale, c'est-à-dire ceux tirés de la propriété foncière, ne sont pas suffisants pour faire face aux besoins de la consommation. Donc, pour une très grosse part, le douar doit se procurer d'autres ressources que celles que le travail des habitants a pu créer à l'intérieur de la tribu. Pour payer les achats nombreux que les indigènes font aux commerçants de l'extérieur, il leur est nécessaire de dépenser des sommes d'argent bien supérieures à celles qui proviennent de la vente au dehors des seuls produits du douar. C'est pourquoi, lorsque nous étudierons la distribution des revenus, nous constaterons, qu'à côté des revenus de la propriété foncière, se trouvent d'autres revenus, dont le plus important est le salaire touché par les habitants de la région pendant les très longs séjours qu'ils accomplissent chaque année en qualité de travailleurs agricoles, dans les propriétés européennes des plaines.

Notre chapitre répartition des richesses se divisera donc selon la formule classique :

1^{re} Section : Répartition des fortunes,

2^e Section : Distribution des revenus.

PREMIERE SECTION

LA RÉPARTITION DES FORTUNES

(La propriété foncière)

Notre étude sur la production nous a déjà familiarisé avec l'aspect général de la propriété foncière à Aghbal, nous savons que, sur les 3.238 hectares de superficie du douar, 1.871 seulement, constituent le domaine privé appartenant aux indigènes. Sur cette étendue 900 hectares sont cultivés, le reste servant de terres de parcours ou de maigres pâturages; enfin, les 900 hectares cultivés, peuvent à leur tour se subdiviser en 700 hectares de terres de labours (céréales, légumineuses, légumes) et 200 hectares de vergers (arbres fruitiers, légumes).

Les statistiques administratives qu'il nous a été permis de consulter, nous ont fourni les chiffres suivants:

On compte à Aghbal 414 propriétaires fonciers, 79 propriétaires n'habitent pas le douar. On doit donc estimer à 335, le nombre des propriétaires résidant effectivement dans la même région. Le nombre des foyers (c'est-à-dire d'habitations logeant une famille) est de 376, pour une population de 2.067 habitants. Il y a donc en moyenne 5 à 6 personnes par foyer. Nous

connaissions déjà l'aspect général des familles: père, mère, 2 ou 3 enfants en bas âge, un ou deux ascendants. Toutes les données que nous venons d'énoncer, nous permettent aisément de conclure, que chaque famille possède une petite propriété foncière. Il y aurait seulement une vingtaine de foyers dépourvus de terres, et ce nombre peut être encore réduit par les considérations suivantes: beaucoup de propriétés sont dans l'indivision, et sur les statistiques administratives il est de coutume de ne faire figurer comme propriétaires, que les cultivateurs qui possèdent les droits les plus étendus sur les terres. Nous pouvons donc dire, sans crainte d'erreur, qu'il n'y a pas, ou très peu, de foyers entièrement dépourvus de richesses foncières. La propriété moyenne théorique, obtenue en divisant la superficie du domaine privé (1.871 hectares) par le nombre des propriétaires (414) est de 4 hectares et demi. Nous avons déjà constaté plus d'une fois au cours de notre travail, à quel point étaient uniformes, la vie, les mœurs, les méthodes de travail, des habitants de la région. Nous retrouvons, maintenant, un nouvel exemple de cette grande uniformité. Nous avons pu contrôler, en effet, à quel point était répandue à Aghbal la moyenne propriété. La plupart des familles possèdent une faible étendue de terres, se rapprochant très sensiblement de la moyenne arithmétique que nous avons établie plus haut.

D'après nos renseignements, environ 200 familles auraient une propriété variant entre 4 et 6 hectares. La grande propriété n'existe pas, les plus grandes n'atteignent pas 20 hectares, 80 seulement semblent

dépasser le chiffre de 6 hectares et 120 seraient au-dessous de 4 hectares. La répartition des fortunes, à Agbhal, ne présente pas ces grands écarts qui caractérisent les régions civilisées. Il n'y a pas de familles riches dans le douar, mais il n'y en a pas d'absolument pauvres. Toutes les fortunes semblent se niveler à une moyenne très basse.

Il ne semble pas que cet état de choses ait varié depuis longtemps. Les propriétés appartiennent aux mêmes familles, les parents les transmettent par voie d'héritage à leurs descendants. Les ventes et les cessions sont excessivement rares. La plupart du temps, lorsqu'une succession s'ouvre, les terres restent dans l'indivision. En général il n'y a pas de licitation, les indigènes se chargent d'opérer entre eux des partages provisionnels devant la Djemâa.

Nous avons déjà dit plus haut que, pour la commodité des rôles, l'administration des Contributions a l'habitude de ne faire figurer comme propriétaire que celui des parents qui possède les droits les plus étendus dans chaque domaine, mais, en réalité, d'autres personnes possèdent également des droits sur ces terres. Presque tous les habitants du douar sont plus ou moins parents entre eux. Par le jeu des successions, et avec le système de l'indivision, il est extrêmement difficile de déterminer d'une façon précise ce qui appartient à chacun. Les procès relatifs aux questions de partages sont extrêmement longs et compliqués. La plupart du temps, les indigènes les évitent, car ils savent fort bien que de pareils litiges les entraînent à des dépenses quelquefois supérieures à la valeur des droits qu'ils veulent revendiquer.

Cet état de choses est évidemment des plus regrettables, mais, pour qui connaît l'esprit processif des indigènes, on peut se demander si ce n'est pas un frein de nature à modérer quelque peu l'ardeur chicanière de ces primitifs.

Les propriétés sont non seulement très petites mais aussi très morcelées, et constituées de parcelles souvent éloignées les unes des autres. Une même famille peut posséder quelques ares de terres de parcours dans une région du douar, quelques ares de vergers dans une autre, un olivier dans une troisième région différente, etc... Quelquefois les choses vont beaucoup plus loin, il n'est pas rare de voir, comme en Kabylie, plusieurs propriétaires pour un figuier ou un olivier. Au cours d'un de nos voyages, on nous a montré un chêne de forte taille qui selon le caïd lui-même, n'aurait pas moins de quinze propriétaires différents.

Malgré toutes les difficultés que nous venons de signaler, l'ensemble de notre enquête nous permet de conclure que chaque famille moyenne possède des droits sur 4 à 6 hectares de terres. La moitié de cette étendue est cultivée effectivement, le reste, nous l'avons souvent constaté au cours de nos recherches, ne peut servir que de pâturages. Si nous en restons au chiffre type de 4 hectares et demi pour la propriété moyenne à Aghbal, nous dirons donc que sur 4 hect. $1/2$, 2 hectares et demi seulement sont aptes à donner des produits au foyer. La propriété moyenne se présente sous l'aspect suivant : 2 hectares de terres de labours (céréales, légumineuses, orge), un demi-hectare de vergers (fruits, légumes), 2 hectares de terres de parcours.



Un café maure
(Remarquer le toit dans le prolongement
de la pente de la montagne)



Quelques habitants du douar

La plupart des propriétaires de la région, possèdent également un cheptel composé de bœufs, chèvres, moutons. Le nombre de propriétaires de cheptel dans le douar est de 248.

Nous avons jugé utile, pour la clarté de l'exposé que nous venons de faire, de relever au hasard quelques exemples de propriétés foncières en indiquant la composition et l'étendue de ces propriétés. Nous nous abstiendrons de mentionner le nom des propriétaires.

1^{re} Propriété. — Une des plus grandes de la région. Superficie totale: 17 ha 1/2; composition: 11 ha de labours, 1/2 ha de vergers, 6 ha de parcours; cheptel: 3 bœufs et 10 chèvres.

2^e Propriété. — Une des plus grandes également. Superficie totale: 12 ha 1/2; composition: 7 ha 1/2 de labours, 1 ha 1/2 d'oliviers, 3 ha 1/2 de parcours; cheptel: 5 bœufs, 12 ovins et caprins.

3^e Propriété. — Superficie totale: 8 ha; composition: 4 ha de labours, 1/2 ha de vergers, 3 ha 1/2 de parcours; cheptel: 3 bœufs, 45 chèvres.

4^e Propriété. — Celle-ci est dans le type moyen que nous avons défini plus haut. Superficie totale: 5 ha 1/2;; composition: 2 ha de labours, 1/2 ha de vergers, 3 ha de parcours; cheptel: 10 moutons.

5^e Propriété. — Superficie totale: 5 ha 1/2; composition: 3 ha de labours, 1/2 ha de vergers, 2 ha de parcours; cheptel: 2 vaches et 1 veau.

6^e Propriété. — Superficie totale: 5 ha 1/2; composition: 3 ha de labours, 1/2 ha de vergers, 2 ha de parcours; cheptel: 1 bœuf et 3 moutons.

7^e Propriété. — Superficie totale: 4 ha $\frac{1}{2}$; composition: 2 ha de labours, $\frac{1}{2}$ ha de vergers, 2 ha de parcours. Pas de cheptel.

8^e Propriété. — Superficie totale: 4 ha $\frac{1}{2}$; composition: 1 ha de labours, $\frac{1}{2}$ ha de vergers, 3 ha de parcours.

9^e Propriété. — Superficie totale: 4 ha; composition: 1 ha de labours, $\frac{1}{2}$ ha de vergers, 2 ha $\frac{1}{2}$ de labours. Cheptel: 4 chèvres.

10^e Propriété. — Superficie totale: 4 ha; composition: 1 ha de labours, $\frac{1}{2}$ ha de vergers, 2 ha $\frac{1}{2}$ de parcours.

11^e Propriété. — Superficie totale: 3 ha; composition: 1 ha de labours, $\frac{1}{2}$ ha de vergers, 1 ha $\frac{1}{2}$ de parcours; cheptel: 2 bœufs.

12^e Propriété. — Superficie totale: 1 ha $\frac{1}{2}$; composition: $\frac{1}{2}$ ha de labours, $\frac{1}{2}$ ha de vergers, $\frac{1}{2}$ ha de parcours. Pas de cheptel.

13^e Propriété. — Superficie totale: 1 ha; uniquement en terres de parcours et pas de cheptel.

14^e Propriété. — Superficie totale, 50 ha; uniquement en terres de labours; cheptel: 15 chèvres et 5 chevreaux.

15^e Propriété. — Superficie totale: $\frac{1}{2}$ ha de vergers. Pas de cheptel.

Il est facile de constater par la simple énumération que nous venons de faire, que la propriété de 4 à 6 hectares, cultivée toujours de la même façon, en ter-

res de labours et de vergers, représente bien la propriété type d'Aghbal. De ces 15 propriétés que nous n'avons point choisies, que nous nous sommes simplement contenté d'énumérer par ordre d'importance, 3 seulement dépassent le chiffre de 6 hectares, 7 sont comprises entre 4 et 6 hectares, le reste, 5, sont au-dessous de 4 hectares.

DEUXIEME SECTION

LA DISTRIBUTION DES REVENUS

Cette section doit se subdiviser elle-même en deux paragraphes.

1^{er} paragraphe: Les revenus provenant du travail de la famille à l'intérieur du douar.

2^e paragraphe: Les autres sources de revenus.

I. REVENUS DE L'ENTREPRISE FAMILIALE

Ces ressources, constituées par les produits annuels résultant du travail des indigènes dans le douar, proviennent de l'agriculture et de l'élevage. Le produit annuel peut se diviser en deux parties. Une première partie, la plus importante, est consommée en nature par les membres de la famille: c'est la totalité de la récolte des céréales, légumineuses, la plus grande partie des légumes, et une bonne partie des fruits (figues, olives, pêches, poires, pommes, etc., enfin, ne l'oublions pas, quelques ressources naturelles (glands, herbes etc.).

Une deuxième partie non consommée immédiatement est vendue par les indigènes à l'extérieur.

1° *Biens consommés en nature.* — Les céréales occupent de loin la première place. L'orge en particulier (1.300 qx) est par excellence le bien convoité, celui dont la production est insuffisante. C'est ce besoin d'orge, base de la nourriture de l'indigène, qui le pousse à échanger les autres biens qu'il produit en léger supplément pour sa consommation personnelle. Les 376 familles du douar récoltent en moyenne trois quintaux par foyer. Il est facile de constater que c'est là une quantité tout à fait insuffisante, puisqu'elle représente à peine 750 grammes par jour pour cinq à six personnes.

2° *Produits vendus à l'extérieur.* — A côté de la partie des produits consommés en nature se trouvent les revenus en « monnaie » provenant de la vente à l'extérieur de quelques fruits (olives, figes, raisins, pêches, poires, etc.) et de quelques légumes. L'étude du commerce extérieur d'exportation, nous a donné un chiffre de 95.000 francs de produits agricoles et de l'élevage, annuellement vendus au dehors. Si nous voulons bien nous rappeler qu'il existe 414 propriétaires à Aghbal, nous pouvons calculer que chacun de ces propriétaires reçoit une somme d'argent annuelle inférieure à 250 francs, pour toutes les ventes qu'il a pu faire sur le littoral. Cette somme de 250 francs représente donc le revenu en monnaie de la propriété de 4 ha 1/2 exploitée par une famille.

Il est inutile d'insister sur le revenu dérisoire représenté par ces ventes. Nous pouvons conclure, que l'habitant du douar Aghbal, ne tire plus de sa propriété les sommes qui lui sont nécessaires pour faire face aux dépenses occasionnées par l'achat des matières importées.

II. AUTRES SOURCES DE REVENUS

Ils proviennent avons-nous dit de l'activité des habitants hors du douar. Quelle est la nature de cette activité? Si nous nous rappelons nos souvenirs classiques, ces revenus pourraient provenir, soit du fait que les habitants de la région possèdent au dehors d'autres propriétés; auxquels cas ils toucheraient d'autres revenus fonciers, soit parce qu'ils possèdent à l'extérieur des capitaux leur rapportant un intérêt, soit parce qu'ils se livrent à des opérations d'entreprise leur laissant un profit, soit enfin parce qu'ils vont porter au dehors leur travail et qu'ils reçoivent un salaire. Nous savons déjà, que c'est cette dernière source de revenus qui procure au douar les sommes d'argent qui lui sont nécessaires pour faire face aux dépenses. Quelques indigènes de la région possèdent bien, il est vrai, quelques droits sur des propriétés situées dans les douars voisins, quelques-uns aussi, sont commerçants, mais ce ne sont là que de rares exceptions. Il n'existe pas non plus, nous n'avons pas besoin d'insister sur ce point, de capitaux placés en dehors. Les familles les plus riches ignorent le placement à intérêt et n'ont d'ailleurs pas l'habitude de thésauriser. C'est donc le salaire, rétribution du « travail », qui constitue la grosse source de revenus du douar Aghbal. A côté de cette ressource importante, nous citerons les pensions et les retraites ainsi que les secours aux indigents.

Le travail salarié hors d'Aghbal

Depuis un assez grand nombre d'années, les indigènes ont pris l'habitude d'aller s'employer au dehors pour subvenir aux besoins de leurs familles. Ouvriers

agricoles par hérédité, placés à quelques lieues d'une région agricole en plein développement, c'est normalement vers le littoral ou quelquefois vers la plaine du Chélif, qu'ils devaient aller à la recherche des subsides nécessaires.

Pourtant, ce n'est pas toujours uniquement en qualité d'ouvriers agricoles que les habitants du douar ont travaillé. Il existe dans la région de Gouraya, d'importantes mines de fer qui les employaient autrefois. La principale, la mine de Larhat, se trouve située à quelques kilomètres à peine du douar Aghbal. Il fut un temps où cette mine fonctionnait régulièrement; un grand nombre d'indigènes de la région étaient alors utilisés dans différents travaux, ne nécessitant aucune spécialisation, mais seulement de la résistance physique. A cette époque il est probable que beaucoup de familles ont vécu du salaire procuré par le travail dans les mines. Depuis quelques années, les conditions ne sont plus les mêmes, un ralentissement sensible s'est produit après la guerre dans l'activité des entreprises industrielles, depuis 1926, les mines ne fonctionnent plus; les travailleurs n'ont plus qu'une seule ressource, trouver un emploi dans les propriétés agricoles européennes.

Un très grand nombre d'indigènes s'expatrient chaque année à des époques différentes. Sur les 487 hommes valides, de 18 à 55 ans que peut compter le douar, 300, au moins, passent plus de 5 mois hors de leurs foyers. Le séjour en plaine des travailleurs n'est pas continu, ils y contractent des engagements de un mois à un mois et demi, puis reviennent au douar au sein de la famille et repartent à nouveau quand la nécessité les y oblige. Le salaire journalier des ouvriers

agricoles dans les propriétés européennes, variait cette année entre 11 et 12 francs. Pour une durée de 5 mois de travail (150 jours), si l'on veut bien faire abstraction des dimanches non payés (20 jours) et des jours de fêtes (10 jours), nous pouvons retenir un total de 120 journées de travail par ouvrier. Avec un salaire de 11 francs nous obtenons pour l'année de travail la somme de 1.320 francs.

Cette somme peut paraître modeste à un européen, mais, si l'on veut bien la comparer aux revenus des ventes annuelles faites par les propriétaires fonciers du douar (250 francs), elle devient considérable. Nous ne devons pas oublier que nous étudions une société de format réduit, dans laquelle toutes les proportions se trouvent également réduites.

PENSIONS — RETRAITES

A côté des sommes considérables rapportées par le travail en plaine, d'autres ressources proviennent des pensions militaires perçues par les retraités et les victimes de la guerre. Il est intéressant de noter que proportionnellement à l'activité économique du douar, le total des pensions recueillies par les habitants de la région est considérable. En voici la liste pour l'année 1932:

	NOMBRE	TOTAL
1° Pensionnés directs	4	14.441
2° Veuves de guerre	2	570
3° Ascendants	4	5.812
4° Descendants	1	960
Totaux	11	21.783

SECOURS AUX INDIGENTS

Pour compléter notre aperçu sur les revenus supplémentaires de la région, nous devons mentionner les secours accordés aux indigents pendant les années de mauvaises récoltes. Par les soins de la Commune mixte il est organisé des distributions de grain. Aucune distribution n'a été faite cette année, dans le douar qui nous intéresse.

CHAPITRE V

LA CONSOMMATION

Nous venons d'examiner les différentes sources de revenus, nous avons déterminé approximativement l'importance de ces revenus, tant en nature, pour la partie qui reste à l'intérieur des foyers et sert à la consommation, qu'en monnaie, pour tout ce qui provient des opérations faites à l'extérieur: ventes à l'exportation, salaires touchés en plaine, pensions, retraites, etc., etc...

Nous allons nous demander maintenant, pour terminer notre étude, ce que deviennent ces revenus, de quelle façon ils sont employés par les indigènes; nous allons étudier la « consommation ».

Selon la formule classique, le chapitre consommation se divisera en deux sections: 1^{re} section, « consommation proprement dite »; 2^e section, « l'épargne ».

PREMIERE SECTION

LA CONSOMMATION PROPREMENT DITE

Il convient à l'intérieur de cette section de faire une subdivision. Nous examinerons dans un premier paragraphe les biens consommés à l'intérieur des familles, des foyers, les dépenses diverses servant à l'entretien de la famille proprement dite. Nous verrons ensuite dans un deuxième paragraphe toutes les dépenses ne concernant pas cet entretien.

I. CONSOMMATION A L'INTÉRIEUR DE LA FAMILLE

Les phénomènes économiques ont entre eux de tels liens, se conditionnent et réagissent de telle façon les uns sur les autres, qu'il est bien difficile de les isoler, de les étudier séparément. Nous pouvons contrôler une fois de plus cette observation que nous avons faite dès le début de notre ouvrage. Parvenu au terme de notre étude, nous nous apercevons que, par nos chapitres précédents, nous avons répondu déjà en grande partie à la question qui fait l'objet de ce paragraphe. Nous savons déjà que la consommation d'une famille au douar Aghbal, peut pratiquement se diviser en deux parts: première part, consommation en nature des produits provenant de l'exploitation de la propriété foncière; deuxième part, consommation de biens provenant d'achats faits en monnaie à l'extérieur du douar.

A. LES PRODUITS LOCAUX CONSOMMÉS EN NATURE

Ce sont :

Céréales, légumineuses, légumes

- 1° L'orge, 1.300 quintaux,
- 2° Le blé, 400 quintaux,
- 3° Les fèves, 250 quintaux,
- 4° Le guerfellah, 130 quintaux,
- 5° Les lentilles, 50 quintaux.
- 6° Les guercellah, 50 quintaux.
- 7° Les pommes de terre, 100 quintaux,
- 8° Les tomates, 30 quintaux,
- 9° Les oignons, 140 quintaux,
- 10° Concombres, 40 quintaux.
- 11° Les melons, 40 quintaux,
- 12° Les pastèques, 7 quintaux,
- 13° Les courges, 10 quintaux,
- 14° Les piments, 4 quintaux,
- 15° Ail, 4 quintaux.

Viennent ensuite les fruits :

- 1° Olives, 600 quintaux,
- 2° Figues, 240 quintaux,
- 3° Caroubes,

La totalité de la production de cette année (400 qx) ordinairement 250 qx seulement, reste dans le douar.

- 4° Raisins, 100 quintaux,
- 5° Oranges, 15 quintaux,
- 6° Abricots, 3 quintaux,
- 7° Pommes, 10 quintaux,
- 8° Pêches, 2 quintaux,

- 9° Amandes, 1 quintal,
- 10° Nèfles, 2 quintaux,
- 11° Noix, 1/2 quintal,
- 12° Poires, 3 quintaux,
- 13° Prunes, 1 quintal,
- 14° Grenades, 15 quintaux.

Il ne faut pas oublier qu'une très forte part de la production spontanée est utilisée par les indigènes (400 qx de glands), les mauves, chardons, salades, etc...

Il faut ajouter aux biens consommés en nature, quelques produits de l'élevage, exceptionnellement, les jours de fêtes, on abat une chèvre ou un mouton. Il arrive que l'on consomme quelques volailles, quelques œufs, on utilise le lait provenant des chèvres et des vaches.

Pour avoir un terme de comparaison, nous avons essayé d'évaluer en monnaie, la valeur des biens consommés en nature à l'intérieur du douar. En tenant compte des cours ordinaires des diverses marchandises, nous avons obtenu le chiffre très approximatif de 280.000 francs, pour l'ensemble de la consommation en nature.

B. CONSOMMATION DES BIENS PROVENANT D'ACHATS

FAITS A L'EXTÉRIEUR DU DOUAR

Pour toute cette série de biens, il nous suffit de nous reporter au tableau que nous avons fait du commerce extérieur d'importation. Les différents achats ont trait à des dépenses d'alimentation, de vêtements, d'éclairage, d'outils, enfin à des objets divers de première

nécessité. Ils représentent la somme globale de 400.000 francs.

Les deux séries de biens que nous venons de nommer; ceux provenant de l'extérieur et ceux provenant de l'intérieur du douar, sont entièrement consommés chaque année à l'intérieur des familles. Les différents travaux nécessaires pour rendre les biens consommables sont faits par les femmes. Les principaux de ces travaux sont ceux concernant la préparation des aliments. Ce sont les femmes, en effet, qui s'occupent du ramassage du bois mort destiné à faire du feu pour la confection des galettes d'orge et de glands, de la préparation du couscous, ou de la soupe de fèves.

Les indigènes font trois repas par jour. Un premier repas, le matin, au lever du soleil, se compose ordinairement d'une simple tranche de galette d'orge et de glands et de quelques gorgées d'eau fraîche. Vers onze heures, un second repas un peu plus copieux comprend; toujours un morceau de la même galette et quelques figues ou autres fruits suivant la saison. Le seul vrai repas est le repas du soir, au coucher du soleil, il est composé ordinairement de la soupe de fèves et d'huile, ou de couscous avec des fruits et de la galette. La plus grande partie de la population ne mange qu'exceptionnellement de la viande, elle n'en consomme que dans les grandes occasions, les fêtes religieuses, Aïd Seghir, Aïd Kebir, etc., ou pour certains événements: mariages, baptêmes, inauguration d'une nouvelle habitation.

Ce sont les céréales, nous l'avons déjà dit maintes fois, qui servent de base à l'alimentation. On peut estimer à près de 3 kilogrammes le poids d'orge consom-

mée par jour, par une famille moyenne de 5 à 6 personnes. La plus grande partie de ce poids est affecté à la préparation de la fameuse galette, qui sert de pain aux habitants. Cette galette, sorte de pâte sans levain, cuite au four, a un poids d'environ 1 kilo et demi.

Dans les familles les plus pauvres elle est faite avec des farines de glands et d'orge mélangées par moitié. Dans les familles aisées, la proportion de glands est plus faible ou même nulle. Enfin les familles les plus riches se nourrissent de galettes de froment, mais c'est là un aliment de luxe peu répandu.

La matière oléagineuse qui sert à la confection des aliments, est l'huile que les indigènes retirent de leurs olives, ou le beurre, provenant du lait des chèvres. L'huile, est conservée précieusement dans des amphores de terre à l'intérieur des habitations. Les habitants du douar en sont très friands, ils l'utilisent parcimonieusement. Les 600 quintaux d'olives qui ne sont pas vendus annuellement aux huileries européennes de Gouraya ou Duplex sont transformés en huile au douar même. Les olives écrasées et pressées dans des petites meules, donnent une huile grossière, fortement mélangée de déchets de fruits d'olives. Un quintal d'olives pressées donne vingt litres d'huile. Dans les familles, on consomme deux à trois litres d'huile par mois.

En dehors des travaux de préparation des repas, nous savons que les femmes s'occupent de la confection de menus objets d'industrie locale ou de réparation aux vêtements.

La consommation résultant de l'alimentation des animaux domestiques se résume à fort peu de chose. Les animaux: bœufs, chèvres, moutons, confiés à la

garde d'un enfant, trouvent eux-mêmes leur nourriture sur les maigres pâturages des terres de parcours. A l'époque des gros travaux, lorsqu'on demande aux bœufs, en particulier, de fournir un effort plus considérable, on leur donne une ration supplémentaire de guercellah, cette légumineuse dont nous avons déjà parlé dans notre chapitre production. Les familles qui possèdent un âne ou un mulet sont obligées d'entourer ces animaux de soins plus attentifs. Là encore, la légumineuse guercellah sert de base à la nourriture des bêtes de somme, mais on utilise aussi les produits spontanés, tels que le chardon ou encore les fourrages et la paille provenant de la moisson d'orge.

Il est une critique possible à laquelle nous voudrions répondre par avance. On a sans doute remarqué, que nous n'avions pas parlé des dépenses de nourriture et d'entretien des ouvriers agricoles pendant leur séjour en plaine. Il n'y a pas là de notre part une omission. Durant leur séjour en plaine, les ouvriers ne varient guère leur régime alimentaire, l'orge, le blé, quelques légumes, restent toujours à la base de la nourriture. Pour ne pas compliquer notre étude, en introduisant une distinction qui ne pourrait présenter aucun intérêt, entre la consommation des foyers à Aghbal même, et celle des ouvriers, hors du douar, nous avons préféré porter aux « importations », non seulement les biens qui sont directement acheminés vers le douar, mais aussi la partie de ces produits qui est achetée et consommée immédiatement par les ouvriers agricoles durant leur séjour à l'extérieur. Nous rappelons que les séjours en plaine sont ordinairement assez courts, un mois à un mois et demi, renou-

velés plusieurs fois au cours de l'année, nous avons pensé, en conséquence, que l'émigration saisonnière ne séparait pas assez l'indigène du foyer, de la famille, pour qu'il soit nécessaire de dresser deux budgets séparés.

II. DÉPENSES NE CONCERNANT PAS L'ENTRETIEN DE LA FAMILLE

Ce sont :

1. LES IMPÔTS

Les indigènes d'Aghbal, comme tous nos sujets d'Algérie, sont soumis à notre système français d'imposition. Ce sont d'une part les impôts directs, impôt général sur le revenu, impôts cédulaires, les taxes, les impôts communaux, etc., etc.

Dans ses statistiques, l'Administration des contributions groupe l'ensemble des impositions en deux séries :

1° Taxes (les prestations, taxes locatives, chiens, etc.).

2° Impôt foncier.

Pour l'année 1932, le tableau suivant peut être établi :

1° Taxes (budget communal)	26.229	»
2° Foncier (budget de l'Etat)	14.440	»
Total.....	40.669	»

2. LES ZIARAS

A côté des impôts perçus par le Gouvernement français, les ziaras constituent une série de prélèvements, dons en nature, offrandes, destinés soit aux marabouts locaux, soit aux collecteurs de confréries musulmanes. La valeur de ces dons est assez difficile à évaluer, les indigènes éprouvent une très grande répugnance à faire des confidences à ce sujet, nous croyons pourtant savoir, que la grande confrérie des Rahmanias, recevait annuellement de la région, environ trois quintaux de figes et une centaine de litres d'huile.

Une autre confrérie, les Chadelias, en la personne du marabout Ben Cherqui de la vallée du Chélif, semble exercer une très grande influence sur tout le pays. Nous ne savons malheureusement pas exactement à combien peut monter l'ensemble des subsides recueillis.

3° D'autres dépenses encore résultent des fréquentes condamnations infligées aux indigènes pour des délits en forêts, la plupart du temps les amendes ne sont pas payées et les indigènes subissent la contrainte par corps.

DEUXIEME SECTION

L'ÉPARGNE

Notre aperçu de l'épargne à Aghbal se résumera à fort peu de chose. L'indigène, d'une manière générale, est trop pauvre et aussi trop insouciant pour accumuler le capital. D'ailleurs, les mesures de la richesse pour lui comme pour ses pères, n'est point la monnaie, mais d'une part, le bien de première nécessité, l'orge, d'autre part, l'élément qui conditionne les différences de fortune, la terre.

Dans la plupart des cas, lorsque la consommation courante de la famille n'absorbe pas la totalité du revenu, le supplément est employé à l'acquisition de quelques menus objets destinés à l'amélioration du travail. Quelquefois, c'est extrêmement rare, on achète quelques ares de terre à un propriétaire voisin ou bien encore on fait l'acquisition d'une chèvre ou d'un mouton.

On nous a affirmé que quelques indigènes, parmi les plus riches, dissimulaient chez eux quelques pièces d'or, destinées surtout à servir de parure aux femmes. Personnellement, malgré de nombreuses recherches, nous n'avons nulle part pu trouver trace de ces sortes de bijoux.

Le chapitre « La consommation » doit en principe terminer notre ouvrage. Il nous reste maintenant à essayer d'établir un tableau général des différentes opérations que nous avons pu étudier au cours de nos chapitres. Le meilleur moyen de bien faire ressortir, selon nous, la part de ces différentes opérations : ventes, achats, emplois des revenus, etc., etc., c'est d'établir une balance des comptes. De même que la balance du commerce à la fin de notre chapitre « circulation », nous a permis de constater tout le déficit qui existait entre les revenus en monnaie du commerce d'exportation et l'importation, de même le tableau de la balance des comptes, nous permettra, maintenant, de comprendre comment ce déficit peut se trouver compensé par l'appoint de revenus supplémentaires, destinés à faire face, non seulement aux dépenses résultant de l'importation, mais aussi à toutes ces nouvelles dépenses que nous n'avions pas pu voir dans notre chapitre circulation et qui sont principalement, les impôts et les ziaras.

BALANCE DES COMPTES D'AGHBAL

RECETTES :

1° Commerce d'exportation	95.105 fr.
2° Salaires	396.000 fr.
3° Pensions, retraites	21.783 fr.

Total	512.888 fr.
-------------	-------------

Biens consommés en nature.....	280.000 fr.
Valeur locative des habitations	20.000 fr.

DÉPENSES :

Importations	407.750 fr.
Impôt	40.659 fr.

Total	448.409 fr.
-------------	-------------

Ziaras	non évaluées
Fêtes	»
Dépenses exceptionnelles	»

Total général	512.888 fr.
---------------------	-------------

Biens consommés en nature	280.000 fr.
Valeur locative des habitations	20.000 fr.

On remarquera que dans notre balance des comptes, nous nous sommes abstenus d'évaluer toute une série de dépenses: ziaras, fêtes, amendes. Nous aurions pu à la rigueur, donner des chiffres très approximatifs, nous avons préféré nous abstenir plutôt que de nous aventurer sur des données que nous n'avions pas pu contrôler. Le chiffre total des recettes 512.888 francs peut être considéré comme à peu près exact. Le total des dépenses que nous avons pu évaluer est de 448.409 francs. Il existe entre ces deux nombres, une différence légèrement supérieure à 64.000 francs. Elle doit être comblée par les dépenses non évaluées. Il ne faut pas tenir compte de l'épargne qui est inexistante. L'indigène est souvent imprévoyant. Il n'hésite pas à engager pour les fêtes religieuses ou autres, des sommes souvent hors de proportion avec son modeste avoir; les marabouts recueillent, en ziaras, des quantités d'argent qui ne sont pas négligeables; les amendes sont fréquentes pour les délits forestiers, enfin, dans un budget même des mieux tenus, il est certaines dépenses, exceptionnelles, qu'il est impossible de prévoir avec exactitude: frais de maladie, de voyage, etc., etc. Si l'on tient compte de toutes ces considérations, il ne faut plus s'étonner de voir une somme supérieure à 64.000 francs engloutie par les dépenses non évaluées.

A l'aide de la balance des comptes, il nous est possible d'obtenir quelques précisions sur une question qui doit dominer tout notre ouvrage: Dans quelle proportion, le douar, reste-t-il soumis encore à un régime d'économie naturelle? Pour résoudre cette question nous nous sommes servi de l'évaluation fictive, que nous avons faite précédemment, des biens produits et

directement consommés par les habitants. Nous savons qu'ils représentent un chiffre théorique de 280.000 frs.

A cette valeur, et si nous voulons procéder à une évaluation globale de tous les revenus consommés en nature, il nous faut ajouter une estimation de la valeur locative des habitations. Nous avons effectué cette dernière évaluation en nous basant sur les loyers perçus, pour de semblables habitations, dans des régions différentes de celle que nous étudions. Un bon gourbi à l'état de neuf, peut être loué pour une somme variant entre 40 et 50 francs par an. Pour l'ensemble du douar, la valeur locative des habitations serait donc d'environ 20.000 francs par an.

Nous pouvons déduire de toutes ces données, que le douar d'Aghbal, est pour 300.000 francs régime d'économie naturelle et pour 512.888 francs régime d'économie moderne. Nous nous excusons de cette liberté d'expression. Pour traduire d'une manière plus concrète notre idée, nous dirons: sur un total global de 800.000 francs de bien perçus et consommés, soit directement en nature, soit après achats en monnaie, la proportion des biens provenant du régime d'économie naturelle est de $\frac{3}{8}$, celle des biens provenant de l'économie d'échange est de $\frac{5}{8}$.

CONCLUSION

Nous voici parvenu au terme de notre étude, et c'est une conclusion générale qu'il nous faut tirer maintenant de l'observation des faits.

C'est sans opinion préconçue que nous avons abordé notre sujet. Nous nous sommes rendu dans une région que nous ne connaissions pas, dans un pays qu'on nous avait signalé parmi les plus arriérés du littoral nord africain. Nous n'avions certes pas la prétention de trouver là un cas d'économie naturelle, au sein de ce pays en plein développement qu'est l'Algérie. Tel n'était d'ailleurs pas notre but. Nous ne pouvions pas ignorer que si sauvage que soit le douar étudié, il était malgré tout trop près des grands centres de colonisation, des grandes voies de communication; trop visité déjà, pour avoir échappé entièrement à la puissante organisation économique moderne qui marche avec la civilisation et quelquefois la précède, étendant chaque jour plus fort et plus loin, ses puissantes ramifications.

Nous devons donc nécessairement assister à une évolution. Restait à déterminer, et c'était bien là le but de notre travail, de quelle façon allait s'opérer cette évolution; de quelle façon elle avait agi déjà sur le petit centre objet de notre choix.

Nous nous sommes efforcé de recueillir le plus grand nombre de renseignements, nous avons d'abord prêté une oreille attentive aux indications que voulaient

bien nous fournir les personnes qualifiées par leurs fonctions, leur culture, leur science. Nous nous sommes tourné ensuite vers tous ceux qui pouvaient nous faire profiter de leurs remarques, de leur expérience; nous avons demandé aux différents services administratifs de bien vouloir, dans la mesure où cela leur était possible, nous communiquer leurs statistiques.

Nous nous sommes rendu à maintes reprises dans ce pays, nous avons conversé longuement avec les indigènes, nous avons essayé de découvrir leurs idées, leurs opinions, leurs croyances; partout nous avons trouvé l'accueil le plus aimable, le plus chaleureux, le plus cordial.

Nous nous sommes efforcé par la confrontation des documents et des témoignages, d'étudier méthodiquement les différentes divisions que nous nous étions fixées, en ayant soin, chaque fois, de rappeler notre souvenir classique d'économie politique, pour essayer de déterminer dans quelle mesure il pouvait s'appliquer à ce monde embryonnaire. L'évolution que nous attendions s'est manifestée, puis précisée, dans les différentes branches. A peu près inexistante dans le chapitre « Production »; où nous est apparu un système d'entreprise très primitif, aux organes non encore différenciés, elle a commencé à se dégager d'une manière très nette du chapitre « Circulation », lorsque nous nous sommes aperçu que, pour arriérée que soit la région dans sa technique rudimentaire et ses coutumes de travail fixées par les siècles, les rapports se faisaient malgré tout de plus en plus étroits avec la grande route du littoral qui mène aux centres européens, à l'évolution, à la civilisation.

Nous avons vu qu'une énorme partie des produits nécessaires à la consommation locale venait du dehors. Il nous restait à découvrir par quels moyens les habitants pouvaient se procurer ce supplément indispensable. Nous l'avons appris dans le chapitre « Répartition », lorsque nous avons constaté que non seulement la région était en rapport avec le monde civilisé pour le *marché des produits*, mais aussi qu'elle était en rapport avec le *marché des services*; que chaque année, une très grande quantité d'indigènes du douar allaient offrir leur travail aux propriétaires européens des régions avoisinantes.

Mais il ne nous suffit point d'avoir une idée à peu près complète du système mixte que nous avons observé, sorte de transition entre un système d'économie naturelle et notre système moderne. Pour embrasser d'une manière plus complète l'évolution que nous avons vu se manifester, il nous reste maintenant, d'abord, à évoquer le passé, puis à nous retourner vers l'avenir pour suivre le mouvement dans sa progression.

Il faut probablement remonter très loin dans le passé pour trouver à cette région une entière indépendance économique; peut-être même cette indépendance n'a-t-elle jamais existé. En effet, pour tout ce qui concerne l'alimentation, nous pouvons à la rigueur admettre qu'à une époque relativement rapprochée les indigènes ont vécu presque entièrement sur le sol. La population à cette époque était beaucoup moins dense, elle devait vivre d'une manière plus rudimentaire encore, utilisant au maximum la production spontanée de la région, consommant une plus forte quantité

de glands, de mauves, d'herbes; absorbant une plus grande partie de la production en fruits, tels que olives, figues, etc., etc...

C'est bien d'ailleurs l'opinion de toutes les personnes âgées que nous avons pu consulter dans la tribu. Il est vraisemblable qu'à cette époque la mortalité due au manque d'hygiène et de nourriture était beaucoup plus forte qu'aujourd'hui. Mais ce qui est vrai pour cette dépense capitale qu'est l'alimentation, dans un budget primitif, semble être moins vrai pour cet autre besoin indispensable qu'est le vêtement. Il semble bien, en effet, que de très longue date les habitants du douar ont eu l'habitude de se procurer au dehors les étoffes nécessaires à leur habillement. Nous n'avons relevé au cours de notre étude aucune trace d'une industrie locale du vêtement, nous sommes donc bien obligés d'admettre que pour ce besoin du moins, les indigènes ont dû, pour une part faible mais néanmoins certaine, s'approvisionner hors de leur douar depuis une époque assez reculée. Par contre, nous pouvons dire que les phénomènes de l'émigration et surtout l'émigration saisonnière des ouvriers agricoles dans les propriétés européennes, sont de date tout à fait récente.

Les phénomènes d'émigration sont dus à une double cause: d'une part, insuffisance de la production locale pour les besoins toujours plus grands, toujours accrus au contact de la civilisation, d'une population qui elle-même augmente en nombre; et d'autre part, la demande de main-d'œuvre des riches propriétés européennes.

Cette demande de main-d'œuvre est la conséquence du grand essor des propriétés foncières européennes.

Événement récent, ce développement ne remonte guère à plus de trente années. Il a pour origine la prodigieuse extension prise par la propriété viticole dans les mêmes régions.

Le mouvement d'émigration s'est intensifié de remarquable façon pendant la période d'après guerre.

Le travail salarié constitue pour les indigènes une ressource précieuse, il est certainement la cause d'une amélioration sensible dans le bien être général, l'hygiène, la santé de toute la population indigène des douars avoisinants. Grâce à lui, la nourriture est plus saine et plus abondante pour toute la famille restée au douar, le vêtement plus complet et plus chaud.

D'autres éléments, certes, ont contribué puissamment à l'évolution. Il est impossible de négliger la part attentive, efficace, et toujours bienveillante, du gouvernement français, dans des organisations telles que: secours aux indigents, distribution de grain, organisation d'un service de santé et la part du service militaire qui permet à beaucoup de jeunes gens de goûter une vie certainement beaucoup moins rude que la vie de leur montagne, et leur fait prendre de meilleures habitudes d'hygiène et de propreté.

Quoi de plus élogieux que les chiffres? La diminution importante de la mortalité depuis 30 ans, l'excédent remarquable des naissances sur les décès, ne prouvent-ils pas d'une manière suffisante une vie plus large, plus saine? Il y a là des résultats qui font honneur tant à notre organisation économique, qu'à l'influence de nos services administratifs. Tout cela c'est le travail du passé, c'est l'œuvre de tous ceux qui ont contribué pour leur part, par leur intelligence,

leur labeur, à l'évolution d'un pays que l'autorité supérieure ou quelquefois les hasards de la vie, avaient placés sous leur tutelle.

Il nous reste maintenant à nous tourner vers l'avenir, à prévoir. Nous tombons alors dans le domaine de l'hypothèse; nous possédons néanmoins des éléments suffisants pour essayer de formuler une opinion sur cet avenir.

L'évolution va se poursuivre sans nul doute. Actuellement, il est difficile de se rendre compte avec quelle rapidité elle peut agir. La grande crise économique mondiale, là comme partout, a fait ses victimes; elle se manifeste d'une façon très nette par un ralentissement sensible de l'émigration dans ces dernières années. Mais, si nous voulons bien faire abstraction du bouleversement actuel, dans quel sens pouvons-nous envisager le progrès économique de la région?

Quant au développement de la production locale, il n'y a pas à songer à une amélioration importante. Nous avons bien vu au cours de cette étude qu'elle est trop faible ou trop insuffisante, que les moyens de transports sont trop rudimentaires, pour pouvoir, même avec une technique meilleure, procurer à la région des ressources nettement accrues.

C'est donc très certainement dans l'émigration que va se manifester l'évolution économique; quant à l'émigration saisonnière, elle est déjà si forte, qu'il est difficile d'imaginer un progrès dans ce sens. C'est vers l'émigration définitive qu'il va probablement se manifester.

Nous avons déjà fait remarquer que cette deuxième forme d'émigration tendait à devenir importante; nous

allons, vraisemblablement, assister dans ces régions à un mouvement semblable à celui que l'on constate en Kabylie et dans certaines régions de la France et d'Europe, où la population diminue de plus en plus au profit des villes et des régions plus riches et industrialisées.

Le danger de ces mouvements de population est le dépeuplement presque complet des régions pauvres. Faut-il vraiment le regretter? Cela semble difficilement soutenable. Si nous nous en rapportons au cadre restreint qui nous intéresse, on ne peut pas manquer de constater que cette émigration est heureuse à deux points de vue: d'abord parce qu'elle donne aux émigrés un bien être plus considérable, une vie meilleure, ensuite parce qu'elle est utile à la production toute entière, puisqu'elle procure à des régions plus productives la main-d'œuvre nécessaire à leur mise en valeur. Là comme partout nous assistons à une liaison étroite des phénomènes économiques, les uns avec les autres, à des réactions réciproques, et de même que nous avons signalé l'action bienfaisante du développement des propriétés européennes sur l'évolution des habitants des régions des montagnes, ne convient-il pas maintenant de rendre hommage à ces humbles travailleurs. Dressés à une rude vie d'efforts et de privations, agriculteurs de père en fils, ils ont été les auxiliaires nécessaires du travail entrepris par les colonisateurs. Les magnifiques propriétés qui s'étalent le long du littoral d'Alger à Ténès, orgueil de l'Afrique latine renaissante sous le ciel bleu de la Méditerranée, sont le résultat de la contribution modeste mais active qu'ils ont apportée au travail de direction.

L'évolution va se poursuivre vers l'avenir. La société d'autrefois avec son organisation primitive tend à disparaître. De génération en génération, de plus en plus, le montagnard naguère sauvage et arriéré sera pris par la société nouvelle. Quelles que soient les critiques adressées au système actuel, quelles que soient les opinions politiques que nous respectons, qui tendent à substituer à l'édifice qui s'est construit au cours des siècles, un régime plus moderne, dans un but louable d'égalité et de bonheur plus grand; nous ne pouvons pas moins faire que de nous incliner devant le témoignage concret de l'action salutaire d'une organisation qui conditionne non seulement le bonheur des plus riches, mais aussi, quelquefois, nous le voyons, celui des plus pauvres. Notre régime est-il appelé à disparaître lui aussi, à être absorbé à son tour, à évoluer vers un système d'entreprise différent? Nous pouvons logiquement nous le demander, mais c'est sur cette grave question que nous terminerons notre modeste étude, laissant à d'autres plus qualifiés que nous le soin d'examiner un problème dont l'avenir prépare la solution.

Vu : *Le Doyen*,
MILLIOT.

Vu : *Le Président*,
GAFFIOT.

Vu et permis d'imprimer.

Alger, le 7 mars 1934.

Pour le Recteur,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres,
Vice-président du Conseil Universitaire,*

Louis GERNET.

BIBLIOGRAPHIE

- DEPONT et COPPOLANI. — *Les confréries religieuses musulmanes*. Adolphe Jourdan, éditeur, Alger, 1897.
- DOUTET. — *L'Islam en 1900*.
- HANOTAUX et LETOURNEUX. — *La Kabylie et les coutumes kabyles*. Auguste Chardonnel, éditeur, Paris, 1893.
- LE BON. — *Les premières civilisations*. Ernest Flammarion, éditeur, Paris.
- LE PLAY. — *Les ouvriers européens*.
- MARTIN A. G. P. — *Précis de sociologie nord-africaine*. Ernest Leroux, éditeur, Paris, 1920.
- MAUNIER René. — *Loi française et coutume indigène en Algérie*. Domat Montchrestien, F. Loviton et Cie, Paris, 1932.
- PIRON. — *Doctrines sociales et science économique*. Librairie du Recueil Sirey, Paris, 1929.
- VILLOT. — *Mœurs, coutumes et institutions des indigènes de l'Algérie*. Adolphe Jourdan, 1888.
- WALRAS LÉON. — *Eléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale*. R. Pichon et R. Durand-Auzias, Paris, 1926.
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE PREMIER. — LE MILIEU	19
1 ^{re} Section. — Le milieu naturel.....	19
2 ^e Section. — La race.....	27
3 ^e Section. — Le milieu social.....	33
§ 1. Histoire	34
§ 2. Religion, mœurs, superstitions.....	37
§ 3. Organisation administrative et judiciaire	44
4 ^e Section. — Le milieu démographique.....	51
CHAPITRE II. — LA PRODUCTION.....	57
1 ^{re} Section — Les produits de l'activité économi- que locale.....	61
§ 1. Production spontanée.....	61
§ 2. Production organisée.....	64
1 ^o Agriculture	64
2 ^o Industrie locale.....	72
2 ^e Section. — L'organisation du travail de pro- duction	77
CHAPITRE III. — LA CIRCULATION.....	85
1 ^{re} Section. — Le commerce intérieur.....	89
2 ^e Section. — Le commerce extérieur d'expor- tation	91
3 ^e Section. — Le commerce extérieur d'importa- tion	97

4 ^e Section. — Le déplacement matériel des marchandises (transport).....	101
5 ^e Section. — Les commerçants.....	105
6 ^e Section. — La mode des échanges (monnaie-troc)	111
Balance du commerce d'Aghbal.....	113
CHAPITRE IV. — LA REPARTITION.....	115
1 ^{re} Section. — La répartition des fortunes.....	117
2 ^e Section. — La distribution des revenus.....	125
§ 1. Les revenus de l'entreprise familiale..	125
§ 2. Les autres sources de revenus.....	127
Travail salarié.....	127
Pensions, retraites.....	129
CHAPITRE V. — LA CONSOMMATION.....	131
1 ^{re} Section. — La consommation proprement dite	133
§ 1. Consommation à l'intérieur de la famille	133
§ 2. Dépenses ne concernant pas l'entretien de la famille.....	139
2 ^e Section. — L'épargne	141
Balance des comptes d'Aghbal.....	143
CONCLUSION	147
